

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMMUNISME INTERNATIONAL

96, Quai de Jemmapes, Paris (X)

Le Numéro-double : 3 fr.

Proletaires de tous les pays, unissez-vous !

S O M M A I R E

Les Juifs de Fan XII (*Boris Souvarine*).

L'Institut historique du Parti (*Léon Trotsky*).

Trotsky et la Révolution d'Octobre: — Lettre à Nos Morts: Ernest Basilaire. — Aux lecteurs.

NOS DÉPORTÉS



Au premier rang, de gauche à droite :
ICHTCHENKO. — I. SMIRNOV. — TROTSKY. — SMILGA. — ALSKY.

Au second rang, de gauche à droite :
VALENTINOV. — NEVELSON. — RAFAÏL. — SOCRAT. — ELTSINE. — MALIOUTA. — TER-VAGANIAN.

Les lueurs de l'an XII

Avec l'an XI écoulé de la Révolution russe, la situation économique de l'URSS s'est précisée, et en même temps ses tendances d'évolution, ses conséquences sociales, ses suites politiques. Non que les phénomènes soient apparus soudain après dix années de bouleversement, mais leur maturité accrue les révèle ou confirme successivement et certains faits non-occasionnels les éclairent de lueurs plus vives. Tout bien considéré, l'an XII ne peut manquer d'accroître les processus ébauchés.

Les maîtres du Parti bolchévique et du régime soviétique, après s'être prématurément vantés d'une production globale atteignant celle d'avant-guerre, se targuent depuis quelques années de la dépasser de pourcentages flatteurs. Nous avons montré comment ils trompaient l'opinion avec de fallacieuses statistiques. On pourrait les confondre une fois de plus en analysant leurs chiffres d'aujourd'hui. Mais accordons leur un instant, fût-ce par dérision, bonne mesure et admettons leurs comptes avec même une majoration supplémentaire gratuite : le tout représente un stade de production et un niveau de vie misérables. Les personnages les plus officiels de l'URSS ne le contestent pas. Pour en arriver là, une révolution sociale était inutile et la bourgeoisie pourrait aisément démontrer qu'elle aurait fait mieux. Il s'agit donc de savoir si le développement acquis l'est dans un sens socialiste et si les progrès futurs doivent parachever une transformation heureuse en créant une société sans exploitation, sans classes.

Or, quels sont les faits essentiels de l'état présent de la Russie ?

La population citadine manque de pain, ainsi qu'une notable partie des campagnes. Quantité de paysans viennent même acheter du seigle à la ville, pour profiter du prix de taxation, inférieur trois, quatre et cinq fois aux prix du marché libre, selon les régions. (Les spéculateurs, certes, s'en mêlent et auraient tort de se gêner). Pour assurer le ravitaillement urbain, on institue le rationnement par la carte de pain. La famine de produits manufacturés et de marchandises de toutes sortes est toujours aussi aiguë, à la ville comme à la campagne. Tout manque, sauf la vodka et les thèses. Le coût de l'existence s'élève sans discontinuer. Le chômage ne cesse de croître. Les salaires réels baissent. Les impôts augmentent. Le rouble décline.

Mais si les greniers de l'Etat sont vides, les prisons sont pleines de communistes. Et voici la situation politique caractérisée d'un coup. La classe ouvrière, matée par un gigantesque appareil administratif-policié et lassée d'un effort tendu trop longtemps, laisse frapper ses meilleurs militants. La paysannerie, moins facile à soumettre grâce à sa multitude dispersée sur une immense étendue, a engagé la lutte contre l'Etat bureaucratique : résistance économique passive par la restriction des ensemencements de céréales et la dissimulation des récoltes, révolte active, encore sournoise et sporadique mais déjà systématique, par l'assassinat et l'incendie. L'énorme masse russe dans sa quasi totalité, presque toutes les catégories sociales temporairement mêlées, est virtuellement en guerre contre le pouvoir dictatorial pseudo-prolétarien et sa machine gouvernementale.

Les usurpateurs commandés par Staline, sans principes, sans idées, sans appui de classe productrice, soutenus seulement par leur police fanatisée ou professionnelle et l'armée docile, leurs fonctionnaires et une clientèle, se maintiennent avec une politique économique de menaces et de capitulations alternées, en les empruntant tout à tour aux « déviations » de gauche et de droite, et par une répression à outrance. Sous le joug de cette caste, les pires fléaux font des ravages dont la presse soviétique est contrainte de noter les signes : ivrognerie sur une immense échelle, corruption à tous les degrés de toutes les insti-

tutions, renaissance religieuse et mystique avec pullulement de sectes, antisémitisme généralisé. Le désarroi, la démoralisation, la peur stérilisent la production intellectuelle.

A part des mercenaires ou des jocrisses, qui donc interprétera ces faits comme une marche au socialisme ?

**

La crise économique permanente de l'URSS devient, de toute évidence, de plus en plus complexe et difficile à résoudre. La politique officielle, menée à la petite semaine, sans perspectives à longue portée, sans continuité, faite de pièces et de morceaux prélevés sur les programmes contradictoires des oppositions, tend à la rendre inextricable et insoluble par les voies normales. Au moins, les opposants qui s'élevaient aux vues générales conçoivent-ils un ensemble de mesures logique, cohérent, réalisable, — dans le sens socialiste ?

La gauche, représentée par Trotsky, voit la cause essentielle du mal dans le retard de l'industrie sur l'agriculture, l'impuissance de celle-ci à couvrir la demande de celle-ci en marchandises, et préconise comme remède principal un progrès industriel intensif. L'industrialisation, levier du développement agricole, déterminera la croissance de la production rurale en quantité et qualité. En fournissant des produits manufacturés à jeter sur le marché paysan, elle permettra d'obtenir en échange des denrées alimentaires et des matières brutes, régularisera donc le ravitaillement des villes et rendra exportable l'excédent agricole, procurant ainsi les moyens d'accroître l'importation de matériel technique qui contribuera elle-même à l'essor productif. Elle réduira le chômage, élèvera le niveau de vie ouvrier et fera l'union effective, la liaison pratique de la ville et de la campagne. Pour la réaliser, il faut investir dans l'industrie des capitaux plus considérables que ne le prévoient le budget et le plan quinquennal de production et prendre les ressources là où elles sont, c'est-à-dire chez les paysans riches et aisés détenteurs des réserves de blé, au moyen de l'impôt rural et d'un emprunt forcé, payables éventuellement en nature. Pour vaincre la résistance de la paysannerie cosaque, des koulaks, on soutiendra matériellement et moralement les pauvres et les journaliers, bedniaks et batraks, par des ouvertures de crédit, une aide en semences et en outils, et l'on ménagera les paysans moyens, les seredniaks, qui sont la majorité et dont l'alliance avec les pauvres est indispensable à la stabilité du régime. Les koulaks deviennent dangereux comme classe, refusent de livrer leur grain au prix taxé pour faire pièce à l'Etat, exploitent, spéculent, s'enrichissent, exercent autour d'eux une influence hostile à la révolution, frappent trahisonnellement les représentants du pouvoir en attendant de passer à l'offensive ouverte : il faut prendre les devants et les réduire à merci, par tous les moyens politiques et économiques. Comme ils sont grands producteurs de blé, on les remplacera par des fabriques de céréales, des domaines soviétiques ou exploitations collectives, formes socialistes de production agricole. Ce vaste programme doit être accompli suivant un plan d'ensemble, établi par un organisme qualifié. Cela n'est possible qu'avec le concours actif de la masse, inconcevable sans démocratie ouvrière...

La droite, dont Boukharine est le théoricien, soutient que l'agriculture est en retard sur l'industrie. Le progrès de celle-ci dépend du développement de celle-ci, et réciproquement. Il faut d'abord laisser se former une accumulation rapide dans l'économie rurale. Les immenses réserves de céréales supposées par la gauche n'existent pas. Le retard industriel sur l'agriculture n'est qu'apparent ; les statistiques démontrent la prépondérance de l'industrie et du « secteur socialiste » sur l'économie agricole privée et enregistrent un développement industriel plus rapide

que dans les pays capitalistes ; même les marchandises industrielles augmentent plus vite en nombre que les produits agricoles. La demande du village n'est pas couverte par la ville ? Or, la moitié de cette demande ne s'adresse pas à l'industrie, mais au village même (essentiellement en constructions). L'industrie ne suffit pas avant tout à sa propre demande. Et la demande de la campagne ne représente qu'un cinquième de la demande totale des produits industriels. L'opposition ne voit pas que la production du blé diminue, surtout en raison du prix décroissant des grains au regard du prix croissant des matières techniques. Et comme ce fait coïncide avec une croissance de l'industrie, de la population et des besoins, le manque de blé devient aigu. Certes, l'industrialisation est nécessaire, mais en observant certaines proportions, en ne forçant pas le rythme hors de mesure. L'investissement de capitaux ne résout pas à lui seul le problème : il faut du temps pour bâtir, pour fabriquer, extraire, transporter et accumuler les matériaux, pour équiper les usines, pour créer et coordonner tous les éléments du progrès. Il importe aussi de réduire d'énormes dépenses improductives et surtout de créer des réserves, actuellement inexistantes et sans lesquelles on va à l'aventure...

Impossible d'exposer le programme de Staline, qui n'en a pas. Mais on peut observer ses actes, et aussi leurs suites.

Au XV^e Congrès du Parti (décembre 1927), il fait voter une résolution d'après laquelle l'agriculture est en progrès rapide (ensemencements et récoltes) et la masse paysanne de plus en plus solidaire de la classe ouvrière, koulaks exclus. La guerre est déclarée à l'individualisme paysan : on va soutenir les associations agricoles existantes et créer de nouvelles *fabriques de blé*, tout en mettant le koulak à la raison par une limitation du droit de louage (terres et main-d'œuvre) et la réquisition chez les récalcitrants. En même temps, l'opposition de gauche est chassée du Parti, puis dissoute par la force, molestée, emprisonnée, déportée. Au début de 1928, l'approvisionnement en céréales devient de plus en plus difficile et l'on découvre avec angoisse que les emblavures diminuent. Perspective de disette. On achète du blé au Canada. On déchaîne l'administration, la police et la milice, on applique à tort et à travers l'article 107 du Code punissant l'accaparement : perquisitions, confiscations, jugements sommaires. L'opposition de gauche exulte, reconnaissant à son programme, et salue avec satisfaction ce *premier pas à gauche* (sic) qu'elle trouve pourtant insuffisant. Des milliers de paysans sont jetés en prison, sous l'épithète plus ou moins arbitraire de koulaks. La paysannerie, exaspérée, fait la grève de l'ensemencement, et se venge par des meurtres et des incendies. La gauche voit dans tout cela une justification de ses vœux sur le danger koulak. Au milieu de l'année, le pouvoir recule : le prix du blé est augmenté, les « mesures extraordinaires » du printemps abrogées. On veut « liquider les fautes ». Le Comité central (juillet) reconnaît qu'il importe d'encourager les exploitations individuelles petites et moyennes « qui seront longtemps encore la base de la production du blé » et remise au second plan ses « fabriques de céréales » (*sovkhos* et *colkhos*). C'est la droite maintenant, qui marque le coup. On découvre que la production du blé est en régression depuis 1927. On comprend que la politique de force *solidarise les classes à la campagne* contre l'Etat. On cherche du nouveau. Un moment, on croit l'avoir trouvé dans le système de « contraction », équivalant à l'achat de récoltes sur pied, mais le paysan contractant se rend vite compte de l'esclavage qui en résultera. La récolte est annoncée supérieure à la précédente mais mal disposée géographiquement. La gauche souligne que toute bonne récolte renforce le koulak en l'enrichissant et aggrave le divorce entre l'agriculture acheteuse et l'industrie impuissante à fournir. Le stockage de blé s'avère de plus en plus laborieux. On accuse tantôt la pluie, tantôt le beau temps, puis de nouveau les koulaks et enfin la bureaucratie. En août, le Congrès des Soviets est ajourné pour la seconde fois, renvoyé à avril 1929 alors qu'il devait

avoir lieu en avril 1928. En septembre, on constate que les organismes d'approvisionnement en concurrence s'arrachent le blé les uns aux autres... Kalinine, au Soviet de Moscou, avoue le 18 septembre que l'impôt agraire est mal appliqué, donne lieu à de criants abus, ruine de nombreuses exploitations en augmentant parfois de 500 à 600 %. En automne, le stockage est d'une insuffisance inquiétante. Le Comité central de novembre convient que « les prévisions du plan pour l'agriculture ne se réalisent pas, tout particulièrement pour le blé. » Le pain manque... Et c'est la situation plus haut décrite.

Gauche et droite voient dans le déroulement tragique des faits la confirmation de leur thèse et dévient le droit d'existence à toute autre conception que la leur. L'après des luttes fractionnelles cristallise de farouches parti-pis. On ne peut plus dire *bonjour* sans être dénoncé droitier, ni *bonsoir* sans être taxé de gauchisme. L'arithmétique devient trotskyste et l'algèbre boukharinienne... Nous persisterons pourtant dans l'insolence d'avoir notre opinion propre.

**

Est-ce l'industrie qui retarde sur l'agriculture ou le contraire ?

Elles retardent l'une et l'autre l'une sur l'autre, et toutes deux sur celles de n'importe quel pays civilisé. Elles sont également impuissantes à fournir, l'une les moyens de production et les produits manufacturés, l'autre le blé, les matières brutes, le fonds d'exportation. Il est vain de chercher une hiérarchie dans cette misère. Une chicane de quelques pourcentages est sans intérêt au regard de phénomènes aussi massifs. La campagne a faim de marchandises matérielles et ne donnera librement ses denrées qu'en échange d'équivalents ; si l'on emploie la violence, elle fera la grève du blé, que rien ne pourra briser. La ville n'est pas capable, présentement et pour longtemps, de satisfaire aux exigences les plus pressantes non seulement des ruraux, mais des cent cinquante millions d'habitants de l'URSS.

L'industrialisation plus intense ne conduirait-elle pas à une solution ?

C'est une vérité abstraite qui ne trouve pas à prendre immédiatement corps dans la réalité russe. On peut faire progresser l'industrie, non en multiplier l'ampleur et le rendement en accroissant seulement son capital. La formation de la main-d'œuvre, du personnel technique, l'expérience de fabrication, le parallélisme et la coordination des branches diverses de production veulent des années, des décades. L'opposition a eu raison de parler d'industrialisation en 1923 pour rappeler dans quel sens l'effort devait s'orienter ; elle a tort maintenant de faire de l'industrialisation une panacée, surtout de la traiter en abstraction, sans jamais préciser ni caractériser ses voies et moyens de réalisation. Hypnotisée par des chiffres budgétaires, elle perd de vue l'essentiel qui est, dans ce domaine, scientifique et technique. On a oublié en Russie cette vérité élémentaire qu'il faut commencer par le commencement, et non par la fin, et qu'un pays arriéré ne peut rejoindre des pays hautement développés sans avoir parcouru des étapes. Le niveau industriel américain peut être pour la Russie un aboutissement, non un point de départ. Les Etats-Unis, l'Angleterre et la France, pourtant quelque peu supérieurs à l'URSS dans l'ordre industriel, ont été longtemps tributaires de l'Allemagne pour les moteurs Diesel. Certaines machines ne sont encore fabriquées qu'en Amérique. Nos camarades russes, au lieu de s'inspirer à l'exemple de l'Occident capitaliste, le singent lourdement et multiplient les fautes, méconnaissant les données les plus simples des problèmes. Ne prétendent-ils pas produire des autos sur une grande échelle sans créer d'abord les cent spécialités nécessaires ? On aboutit ainsi à des mécomptes, à des gaspillages, à des catastrophes économiques impardonnables. La grande centrale électrique de Léninegrad, Volkhovstroï, après des années de battage, de bavardage et de barbouillage, s'est trouvée en panne au lendemain de son inauguration de bluff et ne cesse d'avoir besoin de réparations capitales. La « trac-

teurisation » sans ateliers de réparations, sans mécaniciens expérimentés, sans pièces de rechange, aboutit à un gigantesque tas de ferraille. On achète des machines sans avoir de bâtiments et elles rouillent en plein vent. On construit des édifices inutilisables pour avoir « oublié » l'essentiel. On fabrique des objets qui reviennent trois et cinq fois plus cher qu'en Occident. Les dilapidations chiffrent déjà par dizaines de milliards. *Tout démontre que l'URSS devra pendant longtemps produire surtout des matières premières et des produits demi-ouvrés, pendant le temps nécessaire à la création de tous les éléments associés dans la production. Il lui faudra acheter dans les pays spécialisés les marchandises manufacturées demandées par son marché.*

Avec quoi les paiera-t-elle ? Avec les sommes fabuleuses qu'actuellement elle gaspille; avec celles qu'elle économisera en renonçant à monter des entreprises anachroniques; avec le produit de l'exploitation de ses richesses naturelles incommensurables; avec les rentrées de ses exportations accrues; avec les valeurs considérables actuellement dissimulées par crainte de confiscation; avec les crédits immenses qu'elle obtiendra à l'extérieur si elle cesse sa politique idiote.

Qu'entendons-nous par politique idiote ?

Celle qui consiste à faire simultanément les bravaches et les limaces, à se répandre en menaces théâtrales et à solliciter des prêteurs, à se vanter de victoires économiques phénoménales et à bazarder de vieux fauteuils, à passer sans transition de la rodomontade à la platitude, à considérer comme insolidaires l'Etat soviétique et l'Internationale communiste et leurs intérêts comme contradictoires.

La bourgeoisie internationale aiderait au relèvement économique de l'URSS ?

Cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Elle ne le ferait pas dans ce but, mais dans le sien, qui est de faire fructifier ses capitaux. L'URSS n'a pas affaire à une bourgeoisie une et indivisible, mais à des groupes capitalistes rivaux, d'horizon limité, et soucieux avant tout du présent. Ce n'est que dans les grandes crises que les classes prennent conscience de leurs intérêts supérieurs et lointains. Dans un monde miné d'antagonismes entre continents, entre groupes d'Etats, entre nations, entre trusts, entre firmes, entre individus, et dans une période séparant deux crises, l'URSS pourrait mener son jeu avec succès si elle était représentée par ses meilleurs hommes.

Et les ressources cachées dans la campagne ?

Personne n'a jamais pu les recenser, mais il est sûr que le remède est pire que le mal si l'on veut les déterrer par force. Trotsky a fort bien démontré, il y a cinq ans, que la *smytchka* (liaison) entre la ville et la campagne dépendait de l'échange de marchandises. L'opposition est d'autant moins excusable d'avoir préconisé des mesures de violence, fussent-elles camouflées, ne pouvant que tarir les sources de blé. Pour les paysans, impôt excessif, prix officiel trop bas, réquisitions, emprunt forcé sont des variétés d'une seule et même frustration, ne lui laissant dans le meilleur cas que du papier sans valeur, dont il n'a que faire au marché. Impardonnable aussi le fait de crier victoire quand Staline emploie des mesures appelées après coup extraordinaires et de justifier ainsi l'accusation de méconnaître le problème paysan, après s'en être si énergiquement défendu. L'explication que la même politique appliquée sur une plus vaste échelle par l'opposition, à la fois plus clairvoyante et énergique, eût donné de meilleurs résultats, ne tient pas debout : Trotsky, dans la Russie d'aujourd'hui, ne disposerait pas d'un appareil meilleur que celui de Staline et l'on sait ce qu'il vaut. Mais pour qui prend-t-on le moujik ? De quelque intelligence politique qu'on fasse preuve pour le dépouiller, il saura toujours à combien de pouds de seigle lui revient une paire de bottes. Or, c'est la seule chose qui compte en l'espèce. L'application à la campagne du schéma raide de l'opposition soulèverait un raz de marée paysan.

Mais le terrible danger koulak ?

Il faudrait d'abord définir le koulak. Nous avons cherché en vain dans des tonnes de matériaux officiels cette

définition. Dire que le koulak est l'exploiteur, le bedniak l'exploité et le seredniak l'entre-les-deux, c'est ne rien dire du tout. A la campagne russe, on voit bien la différence entre celui qui n'a rien et celui qui a quelque chose, mais ce dernier n'a le plus souvent pas grand-chose et les formules sociologiques de laboratoire ne résolvent pas le problème. La paysannerie présente une infinité de nuances économiques et un entrecroisement de caractéristiques dont les définitions simplistes ne viennent pas à bout. Aux trois catégories classiques, on a dû ajouter successivement les « aisés », les « puissants-moyens », les « semi-prolétaires ». Sans compter les malins qui cumulent les privilèges de l'ouvrier et les avantages du paysan et sont une espèce sociale importante, non cataloguée dans les manuels. Des spécialistes peinent en vain depuis des années sur des calculs ardu, des classements compliqués, des coefficients multiples, tenant compte de la surface ensemencée, du bétail, de l'outillage, des bouches à nourrir, des journées de travail vendues ou achetées, etc. Il faut aussi se rappeler que bon nombre de paysans « s'exploient » les uns les autres moyennant salaires, selon les besoins de la culture. On finit par établir que les koulaks sont ceux qui possèdent environ 1.000 à 1.500 roubles de moyens de production, suivant les régions (équivalant à 3.000-5.000 de nos francs actuels, la valeur nominale du rouble n'ayant rien de commun avec l'index des prix). L'opposition est impardonnable de faire preuve, à ce propos, d'un pseudo-marxisme mécanique, souvent dénoncé ici, caricature monstrueuse de la science sociale. Au lieu de donner conscience à la majorité paysanne de sa communauté d'intérêts avec la classe ouvrière et avec le régime (considéré dans sa définition théorique...), elle inspire la politique insensée de Staline qui réalise le bloc paysan contre l'Etat soviétique. Pour éclairer cette politique à l'intention du lecteur occidental, supposons un paysan pauvre qui, à force de travail et avec l'aide de sa famille, a amélioré son sort, est devenu un « moyen » : il suffit que ses deux vaches mettent bas chacune un veau pour qu'instantanément l'infortuné devienne koulak, contre-révolutionnaire, suppôt de Chamberlain, bien qu'ayant risqué sa peau contre Denikine et prêt à recommencer demain...

Et les crimes des koulaks dont la presse est pleine ?

Il reste à démontrer qu'il s'agit de koulaks. Une affirmation n'est pas une démonstration. Les allégations officielles des employés de Staline ne méritent pas un atome de confiance. Elles valent autant à propos des prétendus « koulaks » qu'au sujet des « traîtres » de notre espèce. Tout ce qui gêne la clique gouvernante est ramené à deux ou trois notions arbitraires. Il est plus raisonnable de penser, que les paysans spoliés, koulaks ou non, se vengent comme ils peuvent. Là encore, l'opposition est en pleine aberration quand elle perd de vue, elle, qui fait montre d'un déterminisme primaire en bien des circonstances, que c'est le régime qui est responsable. Les koulaks, dans la mesure où ils existent, sont un produit de conditions données. On ne supprimera pas les effets sans attaquer les causes. Et si le fameux « secteur socialiste » n'est pas capable de fournir du blé, il faut bien se ravitailler au secteur capitaliste, à moins de mourir de faim.

Est-il vrai que la production des céréales tombe ?

C'est indubitable, et fort compréhensible. D'après le Comité central (session de Juillet), la surface ensemencée de blé atteignait 95 % de celle d'avant-guerre. Mais le même, quatre mois plus tard (session de Novembre), reconnaît qu'elle représente seulement 90,1 %, la production brute en céréales 80 % et la portion marchande 56 %, alors que la population augmente de 2,3 % par an (4 % dans les villes) et que la norme de consommation personnelle s'accroît. Groman, du Gosplan, calcule que la surface en question était de 95 millions d'hectares en 1927, et 92,4 millions d'hectares en 1928, soit 89 % d'avant-guerre. La récolte brute en 1928 : 4.564 millions de pouds, soit 77 % d'avant-guerre. La population étant passée de 138,2 millions d'âmes (1^{er} janvier 1914) à 150,6 millions (fin 1928), la moyenne par tête serait de 42,6 pouds avant-guerre et 30,3 pouds actuellement.

Pour tous les connaisseurs des choses russes, ces chiffres méritent créance. Avant la révolution, le nombre des provinces manquant de blé *augmentait sans cesse* ; plus des deux tiers des céréales du marché venaient des paysans aisés. Les régions à excédent, sud-est, région des steppes et Sibérie occidentale, ont le plus souffert (au strict point de vue de la production) du nouveau régime. Le matériel, machines et chevaux, est sensiblement inférieur en quantité à celui d'autrefois. Et les paysans sont encouragés à préférer les cultures techniques aux céréales par des prix plus lucratifs. Il est clair que la production du blé diminue ; qu'elle diminuera encore si les mêmes conditions subsistent ; que les réserves ne peuvent pas avoir l'importance que leur attribue l'opposition ; enfin, que le régime est à la merci d'une mauvaise récolte.

Et les fabriques de blé, *sovkhozs* et *colkhozs* ?

Il en est d'elles comme de l'industrialisation. On peut en créer beaucoup, sur le papier. Dans la vie, il en va autrement. Un beau programme leur attribue 4 millions et demi d'hectares nouveaux. Où les prendre, à moins de déménager des villages entiers ? où sont les capitaux, les machines, les agronomes nécessaires ? Mais il faut savoir ce que valent les domaines collectifs existants, ces « exploitations modèles ». Une enquête terminée en septembre révèle que leur rendement est extrêmement bas, leurs frais généraux énormes, leurs prix de revient... supérieurs au prix de vente, leur bilan déficitaire. « *La production du seigle dans les sovkhozs de cinq trusts (Moscou, Saratov, Samara, Nijni-Novgorod, Briansk) est déficitaire, son prix de revient étant une fois et demi à deux fois supérieur aux prix de vente* ». A noter que ce prix est fixé par le gouvernement, qui suppose donc que les paysans ordinaires doivent s'en tirer à ce tarif, et par surcroît entretenir l'Etat soviétique, plusieurs millions de fonctionnaires, l'armée, la police, la magistrature, la diplomatie et la rédaction de *l'Humanité*. Or, les *sovkhozs*, forme supérieure, socialiste, d'exploitation ne joignent pas les deux bouts. Au moins, les travailleurs y sont-ils mieux traités qu'ailleurs ? Voici la déclaration d'un délégué au Congrès des ouvriers agricoles : « *Chez un bon paysan, les écuries sont mieux que nos logements* », (*Troud* du 6 décembre). Les statistiques disent que les *colkhozs* ont plus que doublé en un an, passant de 15.671 en 1926-1927 à 32.506 en 1927-28 ; d'après la *Pravda* du 15 septembre, on comptait déjà 36.000 *colkhozs* dans le premier semestre 1928 et 43.000 unions productrices paysannes. Mais les inspections révèlent que beaucoup sont introuvables. L'explication est simple : des collectivités se créent pour recevoir une aide de l'Etat en semences, instruments aratoires, etc. ; puis... elles disparaissent. Sur ce terrain aussi, on ne progressera qu'avec du temps, des capitaux, des moyens techniques et des libertés.

Ces considérations sont-elles compatibles avec la stabilité du rouble ?

L'actuelle stabilité du rouble est un leurre. Sa valeur réelle ne cesse de tomber. Certes, tout développement du volume des échanges doit entraîner un accroissement de la masse fiduciaire, donc des émissions appuyées de fonds de garantie. L'Etat soviétique est, en principe, le plus riche de tous, puisqu'il possède « un sixième du globe » (nous l'a-t-on assez ressassé ?), presque toute l'industrie du pays et d'infinis trésors du sous-sol. S'il n'est pas à même de garantir sa monnaie, il est mené par des incapables. Le monopole du commerce extérieur permet de régulariser les entrées et les sorties de valeurs et de veiller à l'équilibre de la balance. Mais là encore, la politique officielle (dont l'opposition est malheureusement solidaire) comporte une erreur désastreuse : le principe du monopole, non en cause, est appliqué, en dépit du bon sens et l'absurdité de cette application menace de discréditer le principe. En quelques mots : le monopole doit assurer le commerce extérieur, et non l'étouffer ; faciliter les tractations, non les entraver ni majorer les prix jusqu'à les

rendre prohibitifs ; il n'implique pas que l'Etat puisse se faire du jour au lendemain acheteur et vendeur, au moyen d'une légion de bureaucrates médiocres et de parasites, apte seulement à déverser des avalanches de paperasses. On anéantira l'actuel département du commerce extérieur, on organisera le monopole sur de nouvelles bases, en combinant les barrages douaniers avec les licences d'importation et d'exportation : sans cette réforme, un essor sérieux de l'économie soviétique serait irréalisable.

**

L'an XII de la Révolution a commencé sous de tristes lueurs. Car dans les ténèbres puissantes des profondeurs russes, c'est le flamboiement du *coq rouge* qui apparaît sur les soviets de village, sur les isbas de lecture où l'image de Lénine a remplacé l'icône : l'incendie, arme des Jacques, avertissement suprême aux maîtres de la capitale. Lueurs sinistres aussi des coups de feu qui abattent les communistes et les soviétiques imprudents. Les *Isvestia* du 8 décembre parlaient de 24.000 attentats (assassinats et incendies) dans la dernière année, sur un total enregistré de 82.402. Les vieilles traditions de la paysannerie insurgée se raniment sous la pression de dirigeants aveugles. Le peuple d'où ont surgi les Stienka Razine, les Chmeïnitisky, les Pougatchov ne supportera plus longtemps qu'on fasse des expériences sur son dos.

Si la courageuse élite révolutionnaire groupée autour de Trotsky s'obstine dans son espèce de babouvisme en rupture avec le mouvement réel de la masse, en hommes venus trop tôt dans un monde trop jeune, l'histoire de la Russie connaîtra, dans la carence du prolétariat, une ère nouvelle de *temps troubles*, l'explosion des forces productives comprimées ne trouvant à s'exprimer que dans la révolte de paysans barbares.

BORIS SOUVARINE.

NOS MORTS

Basilaire

Une circonstance fortuite nous a tardivement appris la mort, à Gommegnies (Nord), le 20 juillet dernier, de notre ami Ernest Basilaire, annoncée et déplorée seulement dans le numéro 93 (août-septembre 1928) du *Bulletin du Syndicat national des employés des préfectures*.

La presse pseudo-communiste a fait le silence sur la disparition de ce communiste entièrement dévoué à la cause du prolétariat.

Basilaire, militant modeste et travailleur acharné de la Fédération syndicale des fonctionnaires et du Parti communiste, fut l'âme du mouvement de la III^e Internationale en Seine-Inférieure, comme il y fut plus tard le meneur de l'opposition en 1925. La maladie le trancha de notre action en 1926, au moment où de petits politiciens méprisables du Parti allaient l'exclure, comme ont été exclus tous nos camarades honnêtes et conscients.

Lui absent, le groupe d'opposition de Rouen fondit peu à peu. Les deux ou trois camarades les plus solidaires de la région se confinèrent dans leurs fonctions syndicales, les autres se découragèrent un à un.

Basilaire fut intimement lié avec nous, dès la publication de la nouvelle série du *Bulletin Communiste*. Il nous soutint ardemment, de toutes les façons, jusqu'au jour où il se trouva physiquement hors de combat.

Nous perdons en lui un camarade dans la pleine acception du terme, un ami, un vrai frère d'armes. Le mouvement communiste perd un de ces militants d'élite, comme on en voit de moins en moins depuis la déchéance de l'Internationale communiste.

Trotsky et la Révolution d'Octobre

Dix ans après la Révolution d'Octobre, Trotsky s'est décidé à réfuter la légende forgée par Staline, Zinoviev, Kamenev, Boukharine, Rykov et consorts pour le discréditer devant son parti et devant l'Internationale. Légende principale du « trotskysme », c'est-à-dire d'une conception systématique propre à Trotsky s'opposant au prétendu bolchévisme traditionnel, sur laquelle ont été greffées des légendes secondaires selon les besoins de l'actualité. Incapables de dominer intellectuellement un Trotsky, les médiocres héritiers de Lénine, coalisés, en ont eu raison par le mensonge, le faux et la calomnie. Les mêmes procédés ont servi contre tous ceux qui, depuis 1924, se sont permis d'émettre une opinion non-conforme aux intérêts de la clique dirigeante en Russie.

La lettre de Trotsky à l'Institut historique du parti bolchévique, faisant justice des impostures de la camarilla en question, est venue trop tard pour produire l'effet politique mérité. Au point où en sont les choses, elle ne peut plus intéresser que les quelques centaines, — nous n'osons écrire les quelques milliers, — de révolutionnaires capables de se soustraire à une raison d'Etat, capables de lire, de réfléchir et de se faire une opinion désintéressée. Mais elle garde une valeur inappréciable comme contribution à l'histoire de la révolution russe et des luttes intérieures du Parti, et, à ce titre, recèle, encore un intérêt politique d'avenir : les futures générations de communistes feront leur profit des enseignements qu'elle comporte.

Les « chers camarades » auxquels est adressée la lettre sont précisément les faussaires aux gages du Bureau politique employés à faire disparaître des annales de la Révolution d'Octobre, de la guerre civile, de l'armée rouge, de l'Etat soviétique, de l'Internationale communiste toute trace du rôle de Trotsky et des autres non-conformistes. Ce sont des chers camarades de la même espèce qui, directement ou indirectement complices des premiers, ont eu le front de publier en Europe ce document qui les confond et ont encore le courage d'employer contre nous, contre tous ceux qui ne sont pas de leur bord, les procédés mêmes que Trotsky dénonce. Il y a là de quoi étonner et troubler les hommes sincères qui cherchent la vérité et auxquels on offre de savantes considérations tactiques inintelligibles. Trotsky tiendra sans doute à s'en expliquer un jour.

La lettre reproduite ici a circulé clandestinement en Russie et a paru en Europe fort tripotillée, notamment en France où des tronquages ont amoindri le texte de près du tiers. Nous l'avons reconstituée, tout en revisant la traduction, par la confrontation de trois textes différents, mais plusieurs passages sont restés obscurs par suite de mauvaises transcriptions. Nous avons cru devoir la munir de quelques notes et références.

Réserve faite de certaines allusions à des faits politiques actuels ou récents qui nous semblent étrangers à l'objet de cette lettre (« purcellisme », révolution chinoise, etc.), et y tiennent heureusement peu de place, le document nous paraît irréfutable. Aussi bien, les adversaires de Trotsky mis en cause ne se sont-ils pas risqués à répondre : accumuleraient-ils encore des tonnes d'invectives, les pages de Trotsky compteraient seules dans l'avenir. Dans les limites du sujet traité, nous y trouvons la justification de notre propre attitude devant la crise ouverte après la disparition de Lénine. Cela ne saurait impliquer l'approbation de toutes les vues politiques, de toutes les conceptions tactiques élaborées ou acceptées par Trotsky au cours de la lutte déchaînée par les dirigeants du Parti. Les détracteurs systématiques et les suiveurs serviles rivalisent en art de tout confondre dans un galimatias inextricable, où se mélangent les questions les plus distinctes, où s'embrouillent les vérités les plus claires, où s'entrechoquent sans savoir pourquoi ni comment les mineurs an-

glais et les koulaks, le Kuomintang et le Gosplan, le borghisme et la rationalisation... Raison de plus pour opposer à ces deux expressions d'un même esprit des idées nettes, exemptes de parti-pris et ayant au moins le mérite de la continuité.

Aussi ne négligerons-nous pas l'occasion de marquer encore une fois une divergence qui scinde l'opposition communiste. Trotsky établit, dans sa lettre à l'Institut historique, l'identité de ses vues avec celles de Lénine en plusieurs circonstances essentielles de la Révolution et en tire à bon droit argument contre ses adversaires. Il est juste de répondre ainsi à des gens qui prétendent monopoliser la pensée de Lénine. Mais s'ensuit-il que Lénine ait toujours eu raison et, implicitement, que Trotsky ait toujours eu tort de le contredire, et, enfin, que Lénine ait eu tort ou raison, que Trotsky ait eu raison ou tort, cela entraîne-t-il que n'importe qui ait tort ou raison de réciter aujourd'hui ce que Lénine ou Trotsky ont dit à tort ou à raison ? En d'autres termes, faut-il voir dans la lettre de Trotsky confirmation du dogme de l'infailibilité léninienne, dogme qui implique la transmission de cette infailibilité par héritage légitime ou usurpé, dogme qui étouffe l'esprit scientifique et la pensée critique, dogme enfin qui, sous le nom de léninisme, a conduit l'Internationale communiste, en quelques années, à la déchéance, à l'abrutissement et à la honte ?

Malheureusement, quelques motifs que nous ayons de croire la tête de Trotsky pleine d'arrière-pensées saines à cet égard, nous ne pouvons interpréter sa lettre que dans le sens dit léniniste qui ne sera jamais nôtre, et que nous considérons comme une défaillance de sa pensée marxiste. On peut objecter que la lettre en question n'a pas pour but d'apprécier l'œuvre de Lénine, mais seulement de rétablir la matérialité de faits déformés. Nous en tomberons parfaitement d'accord. Mais avant ce texte, il y en a eu d'autres publiés ici et, depuis, il y en a eu d'autres encore, que nous publierons. Leur inspiration générale est identique. On peut éclairer l'un par l'autre. Le doute n'est pas possible.

Trotsky n'a jamais été un léniniste dans le sens désormais péjoratif du terme. Le premier même, dans son *Cours nouveau*, il a dénoncé le léninisme religieux et donné du vrai léninisme des définitions vraies. Mais ce léninisme idéal n'a jamais existé comme pensée collective. L'opposition russe dans son ensemble se fait du léninisme une idée non sensiblement différente de la notion officielle. Pour elle aussi, une affirmation de Lénine est parole d'évangile, la vie et l'œuvre de Lénine se réduisent à « une ligne » (expression devenue insupportable qu'on retrouve constamment dans les textes de l'opposition comme dans la littérature des léninistes attitrés), à « une ligne » dont on ne peut s'écarter que pour tomber dans une déviation, de droite ou de gauche, parfois des deux simultanément, et devenir traître ou contre-révolutionnaire, fût-ce « objectivement ». Il est sûr que Trotsky, en l'occurrence, subit une idéologie qui n'est pas sienne, mais un homme de sa taille doit compte non seulement de ses actes mais de ceux qu'il couvre.

Or, si l'on pouvait jusqu'en 1924 encore parler de léninisme comme d'une sorte de marxisme rajeuni, actualisé, enrichi d'expériences nouvelles, marxisme de l'époque impérialiste, comme d'une autre appellation du bolchévisme, il n'est plus possible de laisser subsister une équivoque depuis la tournure des choses et des idées dont la courbe apparaît avec la fin de Lénine. Léninisme et bolchévisme sont les deux formules qui correspondent au régime instauré en Russie soviétique et dans l'Internationale en 1924, négation même des principes communistes, antithèse du marxisme. On en sait les effets, qui permettent de juger les causes : l'Internationale communiste en crève sous nos

yeux. Aucune renaissance de la pensée révolutionnaire n'est possible sans rupture avec le léninisme, sans répudiation de la bolchévisation.

Qu'on ne vienne pas nous raconter que les uns et les autres ne donnent pas aux mots le même sens, que le léninisme des premiers a un contenu différent de la bolchévisation des seconds. Il n'est que de constater l'identité des pratiques pour déceler l'unité de la théorie. L'opposition qui se réclame de Trotsky abuse des méthodes mêmes des partis qui invoquent Lénine; elle a ses cliques dont on ne parvient pas à distinguer ce qui les différencie, et dont l'intraduisible jargon n'a d'équivalent que le paatois des thèses officielles; elle a son orthodoxie, hors laquelle il n'est point de salut; elle cite telle phrase de Lénine comme un musulman récite un verset du Coran; elle calque les procédés de direction et de discussion dont elle est victime, avec ses instructions passe-partout, ses *missi dominici*, ses manœuvres et sa cuisine; elle est allée jusqu'à faire le même usage infâme de l'argent. Rien d'étonnant si l'on a pu voir passer d'un camp à l'autre avec tant d'aisance le ramassis de scélérats qui fabriquent en 1924 le léninisme et entreprirent la bolchévisation. On admet d'abord sans discussion le postulat de l'infailibilité léninienne; on démontre ensuite le conformisme léninien de l'opposition; on impose enfin comme interprètes accrédités des nullités et des jean-foutres. Façon d'agir explicable seulement par la manière de penser.

Dans quelle mesure Trotsky en est-il responsable ? Il

est difficile de l'établir en public tant qu'il n'a pas licence de s'exprimer librement. Pour qui le connaît, et sait la psychologie, les mœurs, les habitudes de son parti, on est en présence d'un Trotsky soucieux d'éviter l'isolement, selon la juste observation de Ioffe, et qui a subi d'abord l'influence des « vrais bolchéviks » à la Piatakov, puis celle des « vieux bolchéviks » à la Zinoviev et a composé avec eux l'idéologie disparate de son groupe, laquelle survit aux porteurs du poison. Le thème est trop important pour être bâclé ici en cent lignes. Pour se limiter au sujet évoqué, nous rappellerons brièvement que, selon nous, Lénine n'a pas toujours eu raison, ce qui ne le diminue pas, Trotsky pas toujours tort contre Lénine, ce qui ne le grandit guère, et qu'il ne s'agit pas, pour un véritable communiste, d'avoir raison en répétant Lénine, d'avoir tort en n'imitant pas Trotsky, mais de penser par lui-même.

Il est des erreurs de Lénine ou de Trotsky inséparables de leur grandeur et qui, renouvelées pieusement par des zéloteurs étroits, se font nocives ou grotesques; il est de leurs vérités qui deviennent inepties dans une transposition trop fidèle sur le plan d'une autre époque ou d'un autre pays. Entre le léninisme et le marxisme, il y a la même différence qu'entre le culte et la culture. Et si la religion est l'opium du peuple, le léninisme est la vodka de l'Internationale. Un révolutionnaire conscient ne boit pas de ce vin là.

Lettre à l'Institut historique du Parti

Chers camarades,

Vous m'avez envoyé d'amples feuillets d'enquête sur mon rôle dans la Révolution d'Octobre en me demandant de répondre aux questions posées.

Je ne crois pas pouvoir ajouter beaucoup à ce qui a été déjà publié dans maints documents, discours, articles, et livres de toutes sortes, notamment dans les miens. Mais je me permets de vous demander quel sens il peut y avoir à m'interroger sur ma participation à la Révolution quand la totalité de l'appareil officiel, y compris le vôtre, s'emploie à dissimuler, à faire disparaître, ou tout au moins à dénaturer toutes les traces de cette participation.

Des dizaines, des centaines de camarades m'ont déjà demandé bien des fois pourquoi je me tais, pourquoi je persiste à me taire au lieu de répondre aux falsifications absolument criantes de l'histoire de la Révolution et de l'histoire de notre Parti, dirigées contre moi.

Je n'ai nullement l'intention de réfuter à fond ici ces falsifications; il y faudrait plusieurs volumes. Mais, en réponse à vos questions, permettez-moi de signaler une dizaine d'exemples de la déformation consciente et malveillante à laquelle on se livre en ce moment sur toute la ligne pour présenter les événements d'hier, déformation que l'on consacre par l'autorité de toutes espèces d'institutions, que l'on introduit même dans les manuels scolaires.

1. — Je suis arrivé à Péetrograd, sortant de captivité au Canada, au début de Mai, deux jours après l'entrée des mencheviks et des socialistes-révolutionnaires dans le gouvernement de coalition.

Les organes de l'Institut Historique du Parti, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, cherchent, après coup, à représenter mon action pendant la

guerre comme proche du social-patriotisme. Et l'on oublie en l'occurrence que mes travaux du temps de guerre (*La guerre et la Révolution*) ont fait l'objet de multiples éditions du vivant de Lénine, qu'ils ont été enseignés dans les écoles du Parti et publiés en langues étrangères par l'Internationale Communiste (1).

Au sujet de mon attitude pendant la guerre, on essaie de tromper la génération nouvelle qui ignore que la lutte révolutionnaire internationale contre la guerre m'a valu d'être, dès la fin de 1914, condamné par contumace en Allemagne à l'emprisonnement (pour mon livre en allemand: *La guerre et l'Internationale*), expulsé de France où je militais avec les futurs fondateurs du Parti communiste (2), arrêté en Espagne où j'étais entré en relations avec les futurs communistes (3), expulsé d'Espagne aux Etats-Unis. La génération nouvelle ignore également que j'ai mené une action révolutionnaire internationaliste à New-York, et que j'ai pris part avec les bolcheviks à la rédaction du *Novyi Mir* où j'ai donné une analyse léninienne des premières étapes de la Révolution de février. Revenant d'Amérique en Russie, j'ai été débarqué par les autorités britanniques; j'ai passé un mois dans un camp de concentration, au Canada, avec six ou huit cents matelots allemands que j'ai gagnés à Liebknecht et à Lénine (beaucoup d'entre eux ont pris part ensuite à la

1 — N'existe pas en édition française, par suite de l'exclusion du rédacteur du *Bulletin*, qui avait précédemment donné l'ouvrage à traduire en février 1924.

2 — Cf. la *Lettre ouverte* de Trotsky à Jules Guesde, publiée en feuille volante à l'époque, reproduite dans une des *Lettres aux abonnés de la « Vie Ouvrière »*, n° 3, *L'Expulsion de Léon Trotsky*, Paris, 1916, et reproduite dans la *Vérité* en 1918.

3 — Cf. *Vingt lettres de Léon Trotsky*, Paris, 1919, « *La Vie Ouvrière* » (supplément n° 1).

guerre civile en Allemagne et, jusqu'à ce jour, je reçois des lettres d'eux).

2. — A propos de l'information anglaise sur les causes de mon arrestation au Canada, la *Pravda* de Lénine écrivait :

« Note de la Rédaction : Peut-on ajouter foi un instant à l'information reçue par le gouvernement anglais et suivant laquelle Trotsky, ancien président du Conseil des députés ouvriers de Pétersbourg en 1905 — révolutionnaire qui, désintéressé, a consacré des dizaines d'années de sa vie aurait un rapport quelconque avec un plan du « gouvernement allemand » ? C'est vraiment une calomnie ouverte, inouïe, cynique contre un révolutionnaire ! » (*Pravda*, n° 34, 16 avril 1917.)

Que ces paroles sonnent bien à présent, au moment où l'on couvre l'opposition des plus infâmes calomnies qui ne se distinguent en rien des calomnies lancées en 1917 contre les bolchéviks !

3. — Dans les notes qui figurent au XIV^e volume des Œuvres de Lénine, paru en 1921, il est dit :

« Dès le début de la guerre impérialiste [Trotsky] a occupé une position nettement internationaliste » (p. 482).

Des mentions de ce genre, et plus catégoriques encore, on en pourrait citer à profusion. Les critiques de tous les journaux du Parti — russes et étrangers — ont indiqué des dizaines et des centaines de fois au sujet de mes livres : *La guerre et la Révolution*, qu'en examinant l'ensemble de mon action pendant la guerre, il est nécessaire de reconnaître et de comprendre que mes divergences avec Lénine avaient un caractère secondaire, que la ligne essentielle était révolutionnaire, qu'elle me rapprochait constamment du bolchévisme non pas seulement par des paroles, mais par des actes. Quant à mes détracteurs actuels, je me garderai bien de fouiller leur biographie politique, surtout leur action pendant la guerre.

4. — On cherche après coup à s'appuyer sur certaines observations politiques plutôt acerbes de Lénine contre moi, notamment pendant la guerre. Lénine ne tolérait ni réticences, ni obscurités. Il avait raison de revenir deux fois et trois fois à la charge, lorsque la pensée politique lui paraissait incomplètement exprimée ou équivoque. Mais lorsqu'on polémise, les coups qu'on peut porter à tout moment sont une chose, et l'appréciation de l'ensemble d'une politique en est une autre.

En 1918 ou en 1919, un certain R... (4) publia, en Amérique, un recueil des articles de Lénine et de moi-même, écrits pendant la guerre, notamment ceux que j'écrivis alors sur la question controversée des États-Unis d'Europe. Quelle fut l'attitude de Lénine ? Il écrivit :

« ...Le Camarade américain R... qui a publié un gros volume renfermant nombre d'articles de Trotsky et de moi, donnant ainsi un aperçu de l'histoire de la Révolution russe, a parfaitement raison. » (Œuvres de Lénine, t. XVII, p. 96).

5. — Je ne parlerai pas de l'attitude de la plupart de mes détracteurs actuels au début de la Révolution de février. Sous ce rapport, on pourrait raconter pas mal de choses intéressantes au

4 — *The Proletarian Revolution in Russia*, by N. Lenin and Leon Trotsky, Edited with an introduction, Notes and Supplementary Chapters by Louis C. Fraina. New York, *The Communist Press*, publishers, 1918. Il y a erreur de Trotsky sur l'initiale, ou erreur de transcription.

sujet de Skvortsov-Stépanov (5), des Yaroslavsky et de beaucoup d'autres. Je me bornerai à dire quelques mots du camarade Melnitchansky qui, dans la presse, a cherché à faire de faux témoignages sur mon attitude en Mai et Juin 1917.

En Amérique, tout le monde connaissait Melnitchansky comme menchevik. Dans la lutte que bolchéviks et internationalistes-révolutionnaires soutinrent contre le social-patriotisme et le centrisme, Melnitchansky ne prit aucune part. Dans toutes les questions de ce genre, il garda le silence. Il persista même dans cette attitude pendant son internement dans le camp de concentration canadien où, tout à fait par hasard (comme beaucoup d'autres, d'ailleurs), il fut enfermé avec Tchoudnovsky et moi. Jamais nous ne mimâmes Melnitchansky au courant des plans que nous faisions, Tchoudnovsky et moi, pour notre action ultérieure. Mais obligés de vivre côte à côte dans le même campement, nous décidâmes avec Tchoudnovsky de lui demander à brûle-pourpoint si, une fois en Russie, il travaillerait avec les mencheviks ou avec les bolchéviks. Il faut dire, à l'honneur de Melnitchansky, qu'il nous répondit : « Avec les bolchéviks ». Ce n'est qu'après cette réponse que nous parlâmes à Melnitchansky comme à un camarade d'idées.

Relisez ce que Melnitchansky a écrit à ce sujet, en 1924 et 1925. Tous ceux qui ont observé Melnitchansky en Amérique ne peuvent, en l'occurrence, que hausser les épaules. Mais à quoi bon parler de l'Amérique ? Il suffit d'écouter n'importe quel discours de Melnitchansky pour reconnaître en lui le fonctionnaire opportuniste auquel le purcellisme est plus familier que le léninisme.

6. — A l'arrivée de notre groupe à Pétrograd, nous fûmes reçus à la gare de Finlande, au nom du Comité Central du Parti bolchévik, par Féodorov, membre du C. C. Dans son allocution, il posa ouvertement la question des étapes futures de la révolution : la dictature du prolétariat et la voie socialiste du développement. Je soulignai mon accord entier avec cette manière de formuler les tâches de la révolution. Plus tard, Féodorov m'a raconté que le point le plus important de son discours avait été formulé en accord avec Lénine, ou plus précisément à la demande de Lénine, qui, cela va sans dire, considérait cette question comme la plus décisive pour la possibilité d'une collaboration.

7. — Je ne suis pas entré aussitôt après mon arrivée du Canada dans l'organisation des bolchéviks. Pourquoi ? Était-ce parce qu'il existait des désaccords entre nous ? Aujourd'hui, on cherche à en fabriquer. Mais ceux qui faisaient partie, en 1917, du noyau central des bolchéviks savent que, dès le premier jour, pas la moindre allusion ne fut faite à aucun de mes désaccords avec Lénine.

En arrivant à Pétrograd, ou plutôt dès ma des-

5 — Celui-ci est connu notamment pour avoir voté en faveur de « l'emprunt de la liberté » de Kerensky. Boukharine l'a rappelé plusieurs fois dans des controverses d'économie politique, où, d'ailleurs, l'argument n'avait que faire, quand Skvortsov se permettait de le contredire... Le même eut cette trouvaille, dans une querelle d'économistes, d'affirmer que le retour à Ricardo était du trotskysme en économie politique ! (Cf. *Messager de l'Académie Communiste*, 1925, n° 11, p. 292). Pour prix de son anti-trotskysme et de sa servilité, le traducteur russe du *Capital* (Skvortsov s'était autrefois rendu utile en traduisant Marx) fut nommé rédacteur des *Isvestia*, puis de la *Pravda* de Léninegrad.

N. B. — Cette note était écrite quand la nouvelle est venue de la mort de Stépanov-Skvortsov. Cela ne change rien aux faits.

cente du train à la gare de Finlande, j'appriis par les camarades venus à ma rencontre qu'il existait, à Pétrograd, une organisation d'internationalistes-révolutionnaires (désignée sous le nom d'organisation « inter-arrondissements ») qui retardait la fusion avec les bolcheviks. En fait, plusieurs des dirigeants de cette organisation faisaient dépendre le règlement de cette question de mon arrivée. Ouritsky, A. Ioffe, Lounatcharsky, Iouréniev, Karakhan, Vladimirov, Manouïlsky, Pozern et Litkens participaient, entre autres, à cette organisation qui englobait environ 3.000 ouvriers de Pétrograd.

Dans les notes du XIV^e volume des Œuvres de Lénine, cette organisation est caractérisée de la façon suivante :

« *Vis-à-vis de la guerre, les membres de « l'inter-arrondissements » adoptaient le point de vue internationaliste et, par leur tactique, étaient proches des bolcheviks* » (p. 488-489).

Dès les premiers jours de mon arrivée, je déclarai tout d'abord à Kamenev, puis à la rédaction de la *Pravda* en présence de Lénine, de Zinoviev et de Kamenev, que j'étais prêt à entrer tout de suite d'une organisation des bolcheviks, étant donnée l'absence de toute espèce de désaccord, mais qu'il était nécessaire de régler la question d'amener aussitôt que possible l'inter-arrondissements au Parti. Il me souvient qu'à ce moment, quelqu'un me demanda comment, selon moi, la fusion pourrait s'opérer (il s'agissait de savoir qui, des « inter-arrondissementiers » entrerait à la rédaction de la *Pravda*, au Comité Central et ainsi de suite). Je répondis que cette question n'avait pour moi aucune importance politique, dès l'instant qu'il n'y avait pas de désaccords entre nous.

Dans l'inter-arrondissements se trouvaient des éléments qui retardaient la fusion par les conditions qu'ils posaient. Comme toujours en semblable circonstance, d'anciens griefs, de la méfiance, etc., s'étaient accumulés entre le Comité de Pétrograd du Parti et l'inter-arrondissements. C'est cela, et uniquement cela, qui retarda la fusion.

8. — Le camarade Raskolnikov a, dans ces derniers temps, noirci pas mal de papier pour opposer ma ligne à celle de Lénine en 1917. Il serait par trop fastidieux d'en reproduire des citations puisque, après tout, elles ne se distinguent pas des autres falsifications de ce genre.

Mais il n'est peut-être pas inutile de rapporter les paroles que ce même Raskolnikov a écrites précédemment sur cette même période :

« *Les échos des désaccords de la période d'avant-guerre avaient complètement disparu. Entre la tactique de Lénine et celle de Trotsky, il n'existait pas de différence. Ce rapprochement, déjà esquissé pendant la guerre, se précisa très nettement dès le retour de Léon Davydovitch (Trotsky) en Russie. Après ses premiers discours, nous tous, vieux léninistes, avions senti qu'il était nôtre.* » (Dans les prisons de Kérensky, *Prolétarskaïa Révolioutsia*, N^o 10-22, 1923, p.p. 150-152).

Ces paroles n'ont pas été écrites pour démontrer ni démentir quoi que ce soit, mais pour raconter simplement comment les choses se sont passées. Par la suite, Raskolnikov a montré qu'il sait également raconter ce qui n'a jamais existé. Lors de la réédition de ses articles, publiés par la Section Historique du Parti, Raskolnikov en a retranché soigneusement la relation de ce qui s'était passé pour y substituer des choses inventées.

Sans doute ne devrait-on pas s'arrêter au camarade Raskolnikov, mais l'exemple est par trop frappant.

Dans la critique du III^e volume de mes œuvres (*Krassnaïa Nov*, N^o 7-8, 1924, p.p. 395-401), Raskolnikov demande :

« *Quelle était, en 1917, la position du camarade Trotsky lui-même ?* » Et il répond : « *Trotsky se considérait encore comme membre du même Parti que les mencheviks Tséréteïli et Skobelev.* »

Et, plus loin :

« *Le camarade Trotsky n'avait pas encore précisé son attitude au regard du bolchevisme et du menchevisme. A ce moment, Trotsky lui-même occupait une position vacillante, incertaine, intermédiaire.* »

Vous vous demanderez comment on peut concilier ces déclarations véritablement impudentes avec les écrits du même Raskolnikov rapportés plus haut, à savoir que « *les échos des désaccords de la période d'avant-guerre avaient complètement disparu* ». Si Trotsky n'avait pas précisé son attitude au regard du bolchevisme et du menchevisme, comment se fait-il que « *nous tous, vieux léninistes, avions senti qu'il était nôtre* » ?

Ce n'est pas tout. Dans un article du même Raskolnikov, paru en 1923, dans *Prolétarskaïa Révolioutsia*, N^o 5, p.p. 71-72, sous le titre : *Les journées de juillet*, il est dit :

« *Léon Davydovitch (Trotsky) n'appartenait pas encore formellement à notre Parti, mais en réalité, dès son retour d'Amérique, il travailla constamment dans son sein. En tout cas, après son premier discours au Soviet, nous le regardions tous comme un des chefs de notre Parti.* »

Il semble que c'est assez clair, et qu'il soit difficile d'en tirer une autre interprétation. Mais que faire ? A chaque jour suffit sa peine. Et quelle « peine » ! Une haine systématiquement organisée, appuyée par des ordres et des circulaires.

Afin que la conduite de Raskolnikov, qui, d'ailleurs, caractérise non sa personne, mais tout un système de direction et d'éducation, nous apparaisse dans toute sa beauté, on est obligé de faire une citation plus complète de son article : *Dans les prisons de Kérensky*. Voici ce qu'il y est dit :

« *Trotsky professait un immense respect pour Vladimir Ilitch. Il le plaçait plus haut que tous les contemporains qu'il lui avait été donné de rencontrer en Russie et à l'étranger. Dans la façon dont Trotsky parlait de Lénine, on sentait l'attachement du disciple. A ce moment, Lénine comptait trente années d'action militante au service du prolétariat, et Trotsky vingt années. Les traces des désaccords de la période d'avant-guerre avaient complètement disparu. Entre la tactique de Lénine et celle de Trotsky, il n'y avait pas de différence.* »

« *Ce rapprochement, déjà esquissé pendant la guerre, s'était nettement précisé dès le retour de Léon Davydovitch en Russie. Aussitôt après ses premiers discours, nous tous, vieux léninistes, avions senti qu'il était nôtre.* »

Il va sans dire que le témoignage de Raskolnikov sur l'attitude de Trotsky envers Lénine ne l'empêche nullement de produire une « lettre de Trotsky à Tchkeïdzé » pour édifier les jeunes membres du Parti (6).

6 — Le Bureau politique a payé très cher (en 1924, nous semble-t-il) au contre-révolutionnaire Alexinsky, ancien bolchévik « de gauche » passé au monarchisme, une liasse de vieux papiers, afin d'étouffer des documents désagréables à ses membres et d'exploiter sans vergogne tout texte utilisable contre Trotsky. La lettre de celui-ci à Tchkeïdzé, attaquant Lénine à propos de certains procédés et méthodes peu recommandables

Il faut ajouter qu'en raison de son travail, Raskolnikov me vit fréquemment dans le courant de l'été 1917, m'amena à Cronstadt, me demanda plusieurs fois des conseils, eut de nombreuses conversations avec moi, en prison et ailleurs. Sous ce rapport, ses souvenirs sont un précieux témoignage, tandis que ses rectifications ultérieures ne sont pas autre chose que le produit d'un travail de falsification exécuté sur commande.

Avant de quitter Raskolnikov, écoutons-le nous décrire dans ses souvenirs la lecture du réquisitoire d'Ermolenko, entre autres au sujet de l'or allemand :

« Pendant la lecture du réquisitoire, nous lancions de temps à autre des observations ironiques; mais lorsque la voix impassible du juge d'instruction arriva au nom, cher entre tous, du camarade Lénine, Trotsky ne put se retenir, il frappa du poing sur la table, se dressa de toute sa taille, et déclara avec indignation qu'il refusait d'entendre ces affirmations lâches et mensongères. Ne pouvant contenir notre révolte en face d'une falsification évidente, tous, sans exception, nous appuyâmes chaudement le camarade Trotsky. »

La révolte en face d'une « falsification évidente » est un sentiment bien naturel. Mais tout en méprisant les menues falsifications de Raskolnikov lui-même (assez évidentes elles aussi), la question se pose : « Quelle est l'attitude du Raskolnikov d'aujourd'hui, qui a passé par l'école stalinienne, à l'égard de la récente invention d'Ermolenko, au sujet de l'officier de Wrangel et du complot contre-révolutionnaire ? »

MAI-OCTOBRE 1917

9. — Plusieurs documents émanant des bolcheviks ont été en Mai, Juin et Juillet 1917 écrits par moi ou sous ma rédaction. Et notamment la déclaration de la fraction bolchevique au Congrès des Soviets sur l'offensive militaire en préparation (1er Congrès des Soviets), la lettre du Comité Central du Parti au Comité Central Exécutif dans les journées de la démonstration de Juillet, etc. Je suis tombé plusieurs fois sur certaines résolutions bolcheviques d'alors dont je suis l'auteur ou à la rédaction desquelles j'ai participé. Dans les discours que j'ai prononcés dans tous les meetings, tous les camarades savent que je me suis constamment identifié aux bolcheviks.

10. — Récemment, je ne sais quel « historien marxiste » nouveau genre s'est efforcé de découvrir des désaccords entre Lénine et moi au sujet des journées de Juillet. C'est à qui apportera son obole afin qu'elle lui soit rendue au centuple ! Il faut vaincre la dégoût pour réfuter de telles falsifications. Je ne m'appuierai pas sur des souvenirs, je me bornerai à faire appel aux documents. Dans ma déclaration adressée au Gouvernement Provisoire, j'écrivais :

« 1. Je partage la position de principe de Lénine, de Zinoviev et de Kamenev. Je l'ai développée dans le Vpiérod, et de façon générale dans tous mes discours publics. »

« 3. Le fait que je ne collabore pas à la Pravda et que je n'adhère pas à l'organisation bolchevique s'explique, non par des désaccords politiques, mais par notre activité politique passée qui, aujourd'hui, a perdu toute importance. » (Trotsky, Œuvres complètes, III^e vol., 1^{re} partie, pp. 165-166).

11. — A la suite des journées de Juillet, le Bureau de ce dernier, vient de là. Elle a été fréquemment reproduite au cours des campagnes menées contre Trotsky.

socialiste-révolutionnaire-menchévik du Comité Central Exécutif, convoqua une session de ce dernier. La fraction bolchevique de la session me désigna comme rapporteur sur la situation actuelle et les tâches du Parti. Cela se passait avant l'unification formelle, et malgré le fait que Staline notamment se trouvait à Pétrograd. Les « historiens marxistes » de la nouvelle école n'existaient pas encore, et les bolcheviks qui s'étaient réunis là-bas approuvèrent à l'unanimité les idées essentielles de mon rapport sur les journées de Juillet et sur les tâches du Parti. On en trouve les souvenirs dans la presse, et, en particulier, dans les souvenirs de N.-I. Mouralov (7).

12. — On sait que Lénine ne péchait pas par excès de confiance envers les individus lorsqu'il s'agissait des idées ou de l'attitude politique à observer dans des conditions difficiles et que, notamment, il était loin d'être tendre pour les révolutionnaires qui, dans la période précédente, s'étaient trouvés en dehors du Parti bolchevik. Ce furent précisément les journées de Juillet qui brisèrent les derniers vestiges des anciennes barrières. Dans sa lettre au Comité Central au sujet de la liste des candidats bolcheviks à l'Assemblée Constituante, Vladimir Ilitch écrivait :

« Il est tout à fait inadmissible qu'il y ait un nombre aussi excessif de candidats pris parmi les personnes peu éprouvées ayant adhéré tout récemment à notre Parti (dans le genre de J. Larine)... (8). Il est nécessaire de réviser la liste d'urgence et de la rectifier... »

« Il va de soi que... personne ne songerait à discuter une candidature comme celle de L. D. Trotsky par exemple, puisque, 1^o dès son arrivée, Trotsky a eu une attitude internationaliste; 2^o qu'il a combattu parmi les membres de l'inter-arondissement pour la fusion; 3^o que, dans les graves journées de Juillet, il s'est montré à la hauteur de sa tâche et partisan dévoué du parti du prolétariat révolutionnaire. Il est clair qu'on ne peut pas en dire autant d'une quantité de membres frais empuylés du Parti qui figurent sur la liste... » (Le premier Comité bolchevik légal de Pétrograd en 1917, Section Historique du Parti, Léninegrad, p. 305-306).

13. — La question de notre attitude à l'égard du Préparlement fut discutée en l'absence de Lénine. Je pris la parole en qualité de rapporteur des bolcheviks boycottistes. On sait que la majorité de la fraction bolchevique de l'Assemblée démocratique de Moscou se prononça contre le boycottage. Lénine appuya résolument la minorité. Voici ce qu'il écrivit à ce sujet au Comité Central :

« Il faut boycotter le Préparlement. Il faut entrer au Soviet des députés ouvriers, soldats et paysans, entrer dans les syndicats et, en général, aller aux masses. Il faut les appeler à la lutte. Il faut leur donner un mot d'ordre clair et juste, chasser la bande bonapartiste de Kérensky avec son simili Préparlement, de cette Douma Tséretkova-Boulyguine (9). Même après l'affaire »

7 — Commandant en chef des troupes de Moscou, rétrogradé en répression de sa fidélité envers l'organisateur de l'Armée Rouge, Mouralov a subi le sort commun de l'opposition dite « trotskyste ».

8 — Menchévik d'extrême-droite, social-patriote sous Nicolas II, Larine donne aujourd'hui des leçons de léninisme. Cf., sur le personnage pendant la guerre, les souvenirs de Chliapnikov, dans le *Bulletin Communiste*, 1924, n^o 4, p. p. 116-117; n^o 6, p. 176; n^o 7, p. 198.

9 — Allusion à la « Douma Boulyguine », qui n'exista qu'en projet. Boulyguine, ministre de l'intérieur, avait été chargé par le Tsar, en 1905, de constituer une Commission qui devait élaborer le projet de convocation d'une Assemblée consultative. Le mouvement révolutionnaire annula le projet et la Commission.

Kornilov, les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires n'ont pas accepté notre compromis de remettre pacifiquement le pouvoir aux Soviets (dans lesquels nous n'avions pas encore la majorité); de nouveau, ils ont roulé dans le marais des dégoûtantes et viles combinaisons avec les cadets. A bas les menchéviks et les socialistes-révolutionnaires ! Combattons-les implacablement. Chassons-les impitoyablement de toutes les organisations révolutionnaires, pas de pourparlers, pas de relations avec ces amis de Kichkine, des propriétaires fonciers kornilovistes et des capitalistes.

« Samedi, 23 septembre.

« Trotsky a été pour le boycottage: Bravo, camarade Trotsky ! Le boycottisme est vaincu dans la fraction des bolcheviks qui se sont rendu à l'Assemblée démocratique. Vive le boycottage ! » (Prolétarskaïa Révolioutsia, N° 3, 1924).

LES JOURNÉES D'OCTOBRE

14. — Sur ma participation à la Révolution d'Octobre, il est dit, au XIV^e volume des Œuvres de Lénine :

« Lorsque le Soviet de Pétersbourg eut passé aux mains des bolcheviks [Trotsky] en fut élu Président et, en cette qualité organisa et dirigea l'insurrection du 25 octobre » (p. 482) (10).

Que la Section Historique du Parti — ou à défaut de la Section actuelle, la Section future — débrouillent ce qu'il y a de vrai et de faux. En tout cas, Staline a, ces dernières années, catégoriquement contesté l'exactitude de cette assertion. Et voici ses déclarations :

« Je dois dire que le camarade Trotsky n'a joué et n'a pu jouer aucun rôle particulier dans l'insurrection d'Octobre, qu'en tant que Président du Soviet de Péetrograd il se bornait à exécuter la volonté des instances intéressées du Parti qui dirigèrent chaque pas du camarade Trotsky. »

Et, plus loin :

« Le camarade Trotsky, homme relativement nouveau pour notre Parti dans la période d'Octobre, n'a joué et n'a pu jouer aucun rôle particulier ni dans le Parti, ni dans l'insurrection d'Octobre ». (I. Staline : A propos du trotskysme. Trotskysme ou léninisme, pp. 68-69).

Il est vrai qu'en apportant ce témoignage, Staline oublie ce qu'il disait lui-même le 6 novembre 1918, c'est-à-dire lors du premier anniversaire de la Révolution, lorsque les faits et les événements étaient encore trop frais dans la mémoire de tous. Déjà à ce moment, Staline faisait à mon égard la besogne qu'il a si largement développée présentement. Mais il était alors obligé d'agir avec beaucoup plus de prudence et de dissimulation. Voici ce qu'il écrivait dans la Pravda (n° 241) sous le titre : « Le rôle des militants les plus en vue du Parti ».

« Tout le travail d'organisation pratique de l'insurrection s'effectua sous la direction immédiate de Trotsky, Président du Soviet de Péetrograd. On peut dire avec certitude qu'en ce qui concerne le rapide passage de la garnison du côté du Soviet, et l'habile organisation du travail du Comité de guerre révolutionnaire, le Parti en est avant tout et surtout redevable au camarade Trotsky. »

Ces mots qui, à l'époque, n'avaient nullement été écrits en vue d'éloges exagérés — le but de

Staline était au contraire tout autre: il voulait, par son article, « prévenir » l'exagération du rôle de Trotsky (c'est pour cela que l'article a été écrit !) — paraissent aujourd'hui tout à fait incroyables, précisément sous la plume de Staline. Il y a longtemps qu'on a dit qu'un homme véridique a cet avantage de ne jamais se contredire, même si sa mémoire lui fait défaut, tandis qu'un homme déloyal, faux et sans scrupules doit toujours se rappeler ce qu'il a dit dans le passé pour ne pas se couvrir de honte.

15. — Avec le concours des Yaroslavsky, Staline s'efforce de fabriquer une nouvelle histoire de l'organisation de la Révolution d'Octobre en s'appuyant sur la création auprès du Comité Central, « d'un centre pratique pour l'organisation et la direction de l'insurrection » dont Trotsky ne faisait pas partie. Or, Lénine non plus ne faisait pas partie de cette Commission. Ce fait à lui seul montre que la Commission ne pouvait avoir qu'une importance secondaire d'organisation. Elle ne joua aucun rôle indépendant. On fabrique actuellement la légende de cette Commission uniquement parce que Staline en fut membre. Cette Commission se composait de « Sverdlov, Staline, Dzerjinsky, Bouhnev, Ouritsky ». Quelle que soit la répugnance que l'on éprouve à fouiller des immondices, qu'on me permette, en tant qu'acteur relativement proche et de l'époque des événements de cette époque, d'apporter le témoignage suivant :

Il est évident que le rôle de Lénine n'a pas besoin d'être éclairci. A ce moment, je voyais fréquemment Sverdlov, lui demandais conseil, et m'adressais à lui pour avoir des hommes. Kameney qui, on le sait, occupait alors une position spéciale — position dont il a reconnu lui-même la fausseté depuis longtemps — prit cependant une part des plus actives aux événements de la Révolution (11). La nuit décisive du 25 au 26 octobre, nous l'avons passée, Kameney et moi, dans le local du Comité de guerre révolutionnaire, à répondre aux demandes téléphoniques et à donner des ordres. Mais, malgré tous mes efforts de mémoire, il m'est littéralement impossible de me dire en quoi précisément consistait le rôle de Staline dans cette journée décisive. Pas une fois, je ne me suis adressé à lui, soit pour un conseil, soit pour un appui. Il ne manifesta aucune initiative. Il ne fit pas la moindre proposition personnelle. Et aucun « historien marxiste » de la nouvelle formation n'y pourra rien changer.

Au cours des mois derniers, Staline et Yaros-

11 — S'il en est ainsi, il ne fallait pas accuser Kameney de flanchage, dans les *Leçons d'Octobre*, préface du livre « 1917 » (tome III, vol. 4, des *Œuvres complètes* de Trotsky, publié en 1924). Cf. texte français, *Cahiers du Bolchévisme*, n° 5, p. 313 et suiv. Disparité d'arguments inadmissible, au sujet du même homme et des mêmes événements. Zinoviev et Kameney n'étaient pas seuls à considérer comme prématurée, en Octobre, la prise du pouvoir par les bolchéviks isolés : Rykov, Noguine, Milloutine, Chliapnikov, Riazanov, Lounatcharsky, Iouréniev, Losovsky, et bien d'autres moins connus partageaient leur conception, avec des nuances. Conception fort critiquable, certes, mais non synonyme de flanchage. Radek a répété, en 1924, ce mot de Kameney prononcé après Cronstadt, lors de l'instauration de la Nep : « Vous voyez bien que j'avais raison en Octobre. » (Rapport de mémoire.) Peut-être même certains opposants d'Octobre 1917 croient-ils encore avoir eu raison, tout en « reconnaissant leurs fautes » pour la galerie. La question devrait être discutée loyalement. Sur la préparation d'Octobre, Cf. *Bulletin Communiste*, 1925, n° 3, p. 33 : *Souvenirs sur Octobre*, traduits de *Prolétarskaïa Revolioutsia*, 1922, n° 10, sténographie d'une « réunion des participants de la révolution d'Octobre à Pétersbourg », tenue le 7 novembre 1920 à Moscou, donc avant les déchirements et polémiques commencés en 1923.

lavsky se sont donné beaucoup de peine pour prouver que le « centre pratique pour l'organisation et la direction de l'insurrection » créé par le C.C. et composé de Sverdlov, Staline, Boubnov, Ouritsky et Dzerjinsky, a dirigé réellement la révolution. Staline souligne le fait que Trotsky n'en était pas membre. Mais hélas, grâce à une évidente négligence des historiens staliniens, on trouve dans la *Pravda* du 2 novembre 1927 (c'est-à-dire après que cette lettre-ci a été écrite) un extrait des procès-verbaux du C.C. du 16-29 octobre 1927, ceci :

« Le C.C. organise un centre militaire révolutionnaire composé des camarades Sverdlov, Staline, Boubnov, Ouritsky et Dzerjinsky. Ce centre est partie intégrante du Comité révolutionnaire des Soviets. »

Le Comité révolutionnaire des Soviets est précisément le Comité militaire révolutionnaire. Il n'existait pas d'autre organe soviétique pour la direction de l'insurrection. Par conséquent, ces cinq camarades, désignés par le C.C., devaient compléter le Comité militaire révolutionnaire, dont le président était Trotsky. Il est évident qu'on n'avait pas besoin de désigner Trotsky une seconde fois, puisqu'il était déjà la *président* de cette organisation. Il est difficile de corriger après coup l'histoire ! (11 novembre 1927).

L'HISTOIRE D'OCTOBRE

A Brest-Litovsk, j'écrivis une brochure sur la Révolution d'Octobre. Ce livre a connu un grand nombre d'éditions dans les langues les plus diverses. Personne ne m'a jamais dit que quelque chose d'important y aurait été omis et qu'il n'y était question nulle part de l'organe dirigeant principal de l'insurrection, le « centre militaire révolutionnaire », dont les membres étaient Staline et Boubnov. Si je connaissais si mal l'histoire de la Révolution d'Octobre, pourquoi ne m'a-t-on pas avisé de cette erreur ? Pourquoi, alors, au cours des premières années de la Révolution, s'est-on servi de mon livre impunément comme manuel dans toutes les écoles du Parti ?

Il y a plus. Encore en 1922, le Bureau d'organisation du C.C. estimait que l'histoire de la Révolution d'Octobre m'était suffisamment connue. En voici une confirmation très brève, mais éloquente :

« N° 14.302.

Moscou, 24 mai 1922.

« Au camarade Trotsky,

« Nous vous communiquons l'extrait que voici du procès-verbal de la séance du Bureau d'organisation du C.C. du 22 mai 1922, N° 21 :

« Le camarade Yakovlev est chargé de composer pour le 1er octobre, sous la direction du camarade Trotsky, un manuel de l'histoire de la Révolution d'Octobre.

« Le secrétaire (Section de propagande)
« Signature ».

Ceci est de mai 1922. Mon livre sur la Révolution d'Octobre et celui sur 1905 paru jusqu'à cette époque en plusieurs éditions, devaient être bien connus du Bureau d'organisation, présidé, alors, déjà par Staline. Pourtant, le Bureau d'organisation croyait nécessaire de me charger de la rédaction du manuel sur la Révolution d'Octobre. Pourquoi cela ? Visiblement, les yeux de Staline et des staliniens ne s'ouvrirent sur le « trotskysme » que lorsque les yeux de Lénine se fermèrent — pour toujours.

16. — Après Octobre, de graves désaccords éclatèrent dans les hautes sphères du Parti sur l'at-

titude à adopter à l'égard des autres Partis « socialistes » (Gouvernement bolchevik homogène ou entente avec les mencheviks et les socialistes-révolutionnaires ?). Les 11-14 novembre, Lénine prit la parole à ce propos à la séance du Comité de Pétrograd du Parti. Les procès-verbaux du Comité Central de 1917 ont été publiés à l'occasion du X^e anniversaire de la Révolution d'Octobre. Dans cette édition figurait tout d'abord le procès-verbal de la séance des 11-14 novembre 1917. Dans la première composition du sommaire, ce procès-verbal fut mentionné, mais par la suite, sur un ordre venu d'en haut, il en fut retranché et dissimulé au Parti. Il n'est pas difficile d'en comprendre les raisons. Sur la question de l'entente avec les autres Partis « socialistes », Lénine s'était exprimé à cette séance de la façon suivante :

« Quant à l'entente, je n'en puis même parler sérieusement. Trotsky a dit depuis longtemps que l'union est impossible. Trotsky l'a compris et depuis, il n'y eut pas de meilleur bolchevik que lui ».

Son discours se terminait par le mot d'ordre :
« Sans aucune entente — pour un Gouvernement bolchevik homogène ! »

On rapporte que l'ordre de retirer le procès-verbal est venu de l'Institut Historique du Parti, sous prétexte que « visiblement » le discours de Lénine n'a pas été transcrit exactement. C'est vrai : le discours de Lénine n'est pas du tout conforme à l'histoire de la Révolution d'Octobre que l'on écrit aujourd'hui.

17. — Il est bon de faire remarquer que ledit procès-verbal de la séance du Comité de Pétrograd du Parti est une preuve de la manière dont Lénine se comportait à l'égard des questions de discipline, dans les cas où l'on tentait de se servir de la discipline pour dissimuler une ligne nettement opportuniste. A propos du rapport du camarade Feinikstein, Lénine déclarait :

« Si la scission se produit, tant pis. Si vous avez la majorité, prenez le pouvoir au Comité Central Exécutif et agissez. Nous, nous irons aux marins. »

C'est précisément par cette façon hardie, radicale, intransigeante, de poser la question que Lénine a préservé le Parti de la scission.

Une discipline de fer, mais sur une base révolutionnaire. Le 4 avril, à la Conférence du Parti (dont Staline dissimule les procès-verbaux au Parti), Lénine disait :

« Nos bolcheviks eux-mêmes font confiance au Gouvernement. On ne peut l'expliquer que par la griserie de la Révolution. C'est la mort du socialisme. Camarades, vous avez confiance en le Gouvernement ? S'il en est ainsi, nous ne pouvons suivre le même chemin ».

Et plus loin :

« J'entends qu'en Russie il est question d'une tendance en faveur de l'union, l'union avec les jusqu'aboutistes. Il y a là une trahison du socialisme. Je crois qu'il vaut mieux rester seul comme Liebknecht, un contre cent. »

STALINE ET LES MENCHEVIKS

18. — Pourquoi Lénine a-t-il posé aussi brutalement la question de un contre cent ? Parce qu'à la conférence de Mars 1917, les tendances semi-jusqu'aboutistes, semi-conciliatrices s'avéraient très fortes.

A cette conférence, Staline appuyait la motion du Soviet de Krasnoyarsk qui disait : « Il

faut soutenir l'action du Gouvernement provisoire pour autant qu'il donne satisfaction aux revendications de la classe ouvrière et de la paysannerie révolutionnaire dans la Révolution en cours. »

Mieux encore, Staline était partisan de l'union avec Tsérételli. Voici un extrait exact du procès-verbal :

« *Ordre du jour : proposition d'union de Tsérételli.* »

« *Staline : « Nous devons accepter. Nous devons définir notre proposition de réalisation de l'union. L'union est possible sur la base de Zimmerwald-Kienthal. »* »

« *Aux objections de plusieurs membres de la conférence, faisant observer que l'union serait trop disparate, Staline répondit :* »

« *On ne doit pas devancer ni prévenir les désaccords. Sans désaccords, le Parti ne vit pas. Dans le Parti, nous liquiderons les petits désaccords.* »

Staline considérait que les désaccords avec Tsérételli étaient de « *petits désaccords* ». A l'égard des adeptes de Tsérételli, Staline était partisan d'une large démocratie : « *Sans désaccords, le Parti ne vit pas* ».

19. — Maintenant, permettez qu'on vous demande, camarades dirigeants de la Section Historique du Parti, pourquoi les procès-verbaux de la conférence du Parti de mars 1917 n'ont pas été publiés jusqu'ici ? Vous envoyez des feuilles d'enquête pourvues de colonnes et de rubriques innombrables. Vous rassemblez les moindres détails, certains sont parfois même dénués de tout intérêt. Pourquoi donc tenez-vous sous le boisseau les procès-verbaux de la conférence de Mars qui, pour l'histoire du Parti, sont d'une importance immense ? Ces procès-verbaux nous montrent les dispositions des éléments dirigeants du Parti à la veille du retour de Lénine en Russie. J'ai demandé à plusieurs reprises au Secrétariat du Comité Central et au Bureau de la Commission Centrale de Contrôle pourquoi la Section Historique cache au Parti ce document d'une importance unique ? Vous connaissez ce document. Vous le détenez. On ne le publie pas parce qu'il compromet de la façon la plus cruelle la ligne politique de Staline à la fin de Mars et au début d'Avril, c'est-à-dire dans la période où Staline s'efforçait par lui-même d'élaborer une ligne politique.

20. — Dans le même discours, que Lénine prononça à la Conférence du 4 Avril, il déclarait :

« *La Pravda réclame du Gouvernement qu'il renonce aux annexions. C'est une ineptie, une criante dérision de...* »

Le procès-verbal n'a pas été mis au point. Il renferme des lacunes, mais l'idée générale et le sens des discours sont absolument clairs. Staline était un des rédacteurs de la *Pravda*, il y écrivait des articles semi-jusqu'aboutistes, et soutenait le Gouvernement Provisoire « pour autant » qu'il le jugeait nécessaire dans ce sens. Tout en faisant certaines réserves, Staline se félicita du *Manifeste* de Kérensky-Tsérételli à tous les peuples, document social-patriote mensonger qui ne provoqua qu'indignation chez Lénine.

Voilà pourquoi — et uniquement pourquoi, camarades de l'Institut Historique du Parti — vous ne publiez pas les procès-verbaux de la conférence de Mars 1917 du Parti, et les dissimulez au Parti.

21. — J'ai cité ci-dessus le discours de Lénine à la séance du Comité de Pétrograd du Parti, les 11-14 novembre. Où ce procès-verbal a-t-il été publié ? Nulle part. Pourquoi ? Parce que vous l'avez interdit. Récemment, un recueil des procès-verbaux du premier Comité légal de Pétrograd en 1917 a été édité. Tout d'abord, ce recueil renfermait le procès-verbal de la séance des 11-14 novembre, ainsi que le mentionne le sommaire déjà composé. Par la suite, sur l'ordre de l'Institut Historique, le procès-verbal fut supprimé, sous le plaisant prétexte que « visiblement », le discours de Lénine avait été déformé lors de la transcription par le secrétaire. En quoi consiste cette « visible » déformation ? — En ce que le discours de Lénine est une impitoyable réfutation des fausses assertions de l'école historique actuelle de Staline-Yaroslavsky au sujet de Trotsky. Tous ceux qui connaissent la manière oratoire de Lénine reconnaîtront sans hésiter l'authenticité des phrases transcrites. Sous les paroles de Lénine à propos de l'entente, derrière sa menace : « *Nous, nous irons aux marins* », on sent vivre le Lénine d'alors. Vous l'avez caché au Parti. Pourquoi ? A cause de l'opinion de Lénine sur Trotsky. Pas davantage.

Vous dissimulez les procès-verbaux de la conférence de Mars 1917 parce qu'ils compromettent Staline. Vous dissimulez le procès-verbal de la séance du Comité de Pétrograd, uniquement parce qu'il gêne le travail de falsification dirigé contre Trotsky.

22. — Laissez-moi évoquer en passant un épisode relatif au camarade Rykov. La réimpression, dans les Recueils de l'Institut Lénine, d'un article de Lénine renfermant quelques lignes désagréables au sujet de Rykov, a surpris beaucoup de camarades. Voici ce qu'il y est dit :

« *La Rabotchaia Gazeta, organe des menchéviks-ministérialistes, cherche à nous blesser en rappelant qu'en 1911 la police arrêta le bolchevik-conciliateur (12) Rykov pour « laisser la liberté » de mouvement aux bolcheviks de notre Parti, à la veille des élections à la IV^e Douma (la Rabotchaia Gazeta le souligne tout particulièrement).* »

Ainsi Lénine classe le Rykov de 1911 parmi les bolcheviks hors parti. Comment se fait-il que ces lignes aient pu voir le jour ? N'est-il pas vrai qu'actuellement on n'extrait des écrits de Lénine que les passages les plus durs à l'égard des opposants ? Quant aux représentants de la majorité actuelle, on n'est autorisé à citer que les louanges (s'il en existe). Comment donc se fait-il que les phrases rapportées plus haut aient pu paraître dans la presse ? Tout le monde s'explique ce fait de la même façon : les historiens staliniens jugent qu'une complète objectivité est nécessaire (déjà, déjà !) à l'égard de Rykov.

SUR YAROSLAVSKY

23. — Les neuf dixièmes de ses calomnies et de ses falsifications, Yaroslavsky les consacre à l'auteur de ces lignes. Il est difficile d'imaginer mensonges aussi embrouillés, mais en même temps aussi venimeux. Il serait faux de croire cependant que Yaroslavsky a toujours été ainsi. Il a même écrit autrement. Tout aussi lourdement, tout aussi insipidement, mais dans un sens diamétralement opposé. Pas plus tard qu'au prin-

12 — Dans la terminologie bolchévique, « conciliateur » est souvent employé pour « menchévik ».

temps 1923, Yaroslavsky consacra un article aux débuts de l'activité politique et littéraire de l'auteur de ces lignes. L'article est un véhément panégyrique, insupportable à lire. On ne le peut citer qu'en se faisant violence. Il faut pourtant s'y résigner ! En qualité d'enquêteur, Yaroslavsky confronte voluptueusement avec eux-mêmes les communistes coupables d'avoir fait circuler le « testament » de Lénine, les lettres de Lénine sur la question nationale, et autres documents suspects, dans lesquels Lénine eut l'audace de critiquer Staline. Nous allons donc confronter ledit Yaroslavsky avec lui-même :

« La brillante activité littéraire et journalistique du camarade Trotsky — écrivait Yaroslavsky en 1923 — lui a valu le nom universel de « roi des pamphlétaires ». C'est ainsi que l'appelle l'écrivain anglais Bernard Shaw. Ceux qui, pendant un quart de siècle, ont suivi cette activité, ont pu se convaincre que ce talent de pamphlétaire et de polémiste s'est développé, élevé et épanoui dans les années de notre Révolution prolétarienne. Mais dès le début de cette activité, il était clair que nous étions en présence d'un très grand talent. Tous ses articles de journaux débordaient d'inspiration. Tous se distinguaient par le sens pittoresque, par l'éloquence ; pourtant à cette époque, on était obligé d'écrire dans l'état de la censure tsariste qui mutilait la pensée et la forme hardies de tous ceux qui tentaient de s'en arracher et de se hausser au-dessus du vulgaire. Mais si grandes étaient les forces souterraines en gestation, si fort était le battement du cœur du peuple en train de s'éveiller, si violent les antagonismes qui survenaient, que pas un censeur ne pouvait étouffer l'esprit créateur qui jaillissait de personnalités aussi éclatantes que l'était alors la figure de L. D. Trotsky.

« Très probablement, il est arrivé à beaucoup de voir une photographie assez répandue de Trotsky dans sa jeunesse, au moment de sa première rélegation en Sibérie : jouguese chevelure, lèvres caractéristiques, front puissant, bouillait déjà un torrent impétueux d'images, d'idées et de dispositions d'esprit, qui parfois entraînait le camarade Trotsky un peu à l'écart de la grande route historique et l'obligeait parfois, soit à choisir des voies trop détournées, soit au contraire à s'engager hardiment dans des impasses. Mais, dans tous ces efforts nous avions devant nous un homme profondément dévoué à la Révolution, fait pour jouer un rôle de tribune, dont la langue incisive, souple comme l'acier, taillait les adversaires en pièces, et dont la plume laissait tomber à pleines mains (?) les chefs-d'œuvre d'une cambérante pensée. »

Et plus loin :

« Les articles que nous possédons embrassent une période, longue de plus de deux années, qui va du 15 octobre 1900 au 12 novembre 1902. Les Sibériens lisaient passionnément ces brillants articles et attendaient avec impatience leur parution. Seuls, quelques-uns savaient quel était leur auteur, et ceux qui connaissaient Trotsky étaient alors loin de se douter qu'il serait un des chefs reconnus de l'armée révolutionnaire et de la plus grande Révolution qui ait été au monde. »

Et enfin pour finir :

« Le camarade Trotsky a motivé plus tard sa protestation contre le pessimisme de la classe intellectuelle [hum !] russe désarmée. Il l'a motivée non par des paroles, mais par des actes, Parti.

coude à coude avec le prolétariat révolutionnaire de la grande Révolution prolétarienne. Il y fallait beaucoup de forces. La campagne sibérienne ne les avait pas tuées en lui : elle l'avait seulement convaincu de la nécessité de faire table rase de tout ce régime, sous lequel les faits qu'il décrivait étaient possibles. »

(Sibirskie Ogni, n° 1-2, janvier-avril 1923.)

Si Yaroslavsky a opéré un revirement de 180°, au cours d'appréciations ultérieures, nous devons malgré tout reconnaître que, dans un certain sens, il reste indéfectiblement pareil à lui-même : aussi insupportable dans la louange que dans la calomnie.

SUR OLMINSKY

24. — On sait que parmi les démasqueurs du « trotskysme », Olmsky n'a pas occupé le dernier rang. Il s'est indigné particulièrement de mon livre sur 1905, paru tout d'abord en allemand. Cependant, Olmsky, lui aussi, eut deux opinions à ce sujet : l'une sous Lénine, l'autre sous Staline. En octobre 1921, quelqu'un souleva la question de la publication de mon livre « 1905 » par l'Institut Historique du Parti. A ce propos, Olmsky m'écrivait la lettre que voici :

« Cher Léon Davydovitch,

« Naturellement, l'Institut Historique publierait volontiers votre livre en russe. Mais la question est de savoir qui fera la traduction. On ne peut confier au premier venu la traduction d'un livre de Trotsky. Toute la beauté et la particularité du style se perdraient. Peut-être pourriez-vous prélever une heure par jour sur vos autres importants travaux d'Etat pour ce travail qui, lui aussi, est important. Peut-être pourriez-vous le dicter à une dactylographe ?

« Encore une question : Pourquoi ne voudriez-vous pas préparer une édition complète de vos travaux littéraires ? Vous pourriez en charger quelqu'un qui le fasse sous votre direction. Il serait temps ! Sinon la nouvelle génération qui ne connaît pas suffisamment l'histoire du Parti, qui ignore les vieilles et nouvelles publications de ses chefs, risquerait de dévier toujours de la ligne. Je vous renvoie le livre dans l'espoir de le recevoir avec le texte russe.

« Bien à vous,

« M. OLMINSKY. »
17-10-1921.

C'est ainsi que s'exprimait Olmsky à la fin de 1921, c'est-à-dire longtemps après les désaccords sur la paix de Brest-Litovsk et les syndicats, désaccords auxquels les Olmsky et Cie ont essayé plus tard d'attribuer une importance exagérée. A la fin de 1921, Olmsky trouvait que l'édition du livre « 1905 » était un « important travail d'Etat ». Olmsky fut l'initiateur de la publication de mes œuvres, qu'il jugeait nécessaires à l'éducation des membres du Parti. En automne 1921, Olmsky n'était plus membre des jeunesses... (13). Il connaissait le passé. Il connaissait mieux que tout autre mes divergences de vues avec le bolchevisme. Lui-même a polémique contre moi pendant les années écoulées. Tout cela ne l'empêchait point d'insister en automne 1921 sur la publication de mes œuvres complètes dans l'intérêt de la jeune génération. Peut-être Olmsky était-il « trotskyste » en 1921 ?

13 -- Olmsky est un des plus âgés vieillards du

SUR LOUNATCHARSKY

25. — Lounatcharsky est, lui aussi, un détracteur de l'opposition. Après les autres, il nous accuse de pessimisme et de septicisme. C'est un rôle qui lui sied à merveille. A son tour, Lounatcharsky travaille non seulement à opposer le trotskysme au léninisme, mais aussi à répandre toutes sortes d'insinuations d'ordre personnel.

Comme quelques autres, Lounatcharsky est capable d'écrire sur une seule et même question, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre. En 1923, il publia une brochure : *Silhouettes Révolutionnaires*. Cette brochure me consacre un chapitre. Je ne le citerai pas à cause de l'exagération outrancière des louanges (14). Je mentionnerai seulement deux passages où Lounatcharsky parle de mon attitude à l'égard de Lénine :

« Trotsky est un caractère mordant, impérial. Après la fusion, ce n'est qu'à l'égard de Lénine que Trotsky a constamment manifesté et manifeste un esprit touchant et délicat de concession et lui reconnaît, avec une modestie propre aux grands hommes authentiques, la priorité. » (P. 25.)

Et quelques pages avant, il écrivait :

« Lorsque Lénine fut frappé d'une blessure qui nous paraissait mortelle, nul mieux que Trotsky n'exprima les sentiments que nous éprouvions. Au milieu des terribles tempêtes des événements mondiaux, Trotsky, cet autre chef de la révolution russe, pourtant peu enclin à la sentimentalité, déclara : « Quand on se dit que Lénine peut mourir, il semble que toutes nos vies soient inutiles et l'on n'a plus envie d'exister. » (P. 13.)

Que penser de ces hommes qui peuvent dire tantôt une chose, tantôt une autre, selon le travail qui leur est confié ?

BREST-LITOWSK

26. — Ce que je viens de démontrer par des exemples tirés de 1917, on pourrait en retrouver la trace dans les années ultérieures. Je ne veux nullement dire par là qu'il n'y eut pas de désaccords entre Lénine et moi : il y en eut. Les désaccords au sujet de la paix de Brest-Litowsk se prolongèrent pendant plusieurs semaines, et pendant quelques jours revêtirent un caractère très aigu.

L'essai de présenter les divergences dans cette question comme si elle constituait une conséquence de ma « sous-estimation de la paysannerie », est ridicule et apparaît dans le meilleur des cas comme une tentative en vue de me prêter la plate-forme de Boukharine avec laquelle je n'avais rien de commun. Je n'ai songé à aucun

14 — Cf. texte intégral dans le *Bulletin Communiste*, 1925, n° 2, pp. 6 et suiv. La simple reproduction de ce dithyrambe nous valut une lettre de l'auteur, affirmant que « Souvarine, le fameux renégat » avait commis, ce faisant, « une espèce de contrefaçon politique et littéraire »... (*Humanité* du 19 février 1926 : *Lounatcharsky condamne les manœuvres de Souvarine*). Le sabotage de l'instruction publique en U.R.S.S., dont les agissements publics et privés sont un scandale permanent et discréditent le pouvoir soviétique, est l'objet de multiples demandes d'exclusion en instance à la Commission Centrale de Contrôle du Parti : pour se sauver, il s'offre aux pires besognes contre Trotsky et les opposants.

instant à la possibilité, pendant les années 1917-1918, d'appeler les masses paysannes à la guerre révolutionnaire. Dans l'appréciation de l'état d'esprit des masses paysannes et ouvrières après la guerre impérialiste, j'étais d'accord avec Lénine. Si j'insistais pour qu'on retardât autant que possible le moment de la capitulation devant les Hohenzollern, je ne le faisais pas afin de susciter la guerre révolutionnaire mais pour montrer aux masses ouvrières allemandes, et européennes en général, qu'il n'existait pas de conventions secrètes entre nous et les Hohenzollern, et pour *stimuler les travailleurs d'Allemagne et d'Autriche à une activité révolutionnaire renforcée*. La décision de déclarer l'état de guerre terminée sans signer la paix de violence, était dictée par le désir d'éprouver si les Hohenzollern étaient encore capables de mener la guerre contre la révolution. Cette décision avait été adoptée par la majorité de notre C. C. et par la majorité de notre fraction au Comité Central Exécutif pan-russe. Lénine considérait cette décision comme le moindre mal, une partie considérable des dirigeants du Parti préconisant la « guerre révolutionnaire » boukharinienné, en ignorant la situation non seulement des paysans, mais encore des masses ouvrières. Avec la signature du traité de paix, cette divergence épisodique avec Lénine fut épuisée, et le travail continua dans le meilleur accord. Mais Boukharine développa ses divergences de Brest-Litowsk avec Lénine en un système entier de « communisme de gauche », avec lequel je n'avais rien de commun.

Beaucoup de gens intelligents s'étonnent à la moindre occasion du mot d'ordre : « Ni paix, ni guerre ! » Il leur apparaît comme une contradiction en soi, alors qu'entre les classes comme entre les États, il n'est pas rare de constater un rapport « ni paix, ni guerre ». Il suffit de se rappeler que quelques mois après Brest, lorsque la situation révolutionnaire se précisait en Allemagne, nous déclarâmes la paix de Brest non-valable sans pour cela rouvrir la guerre avec l'Allemagne. Aux premières années de la Révolution, nous étions vis-à-vis des Alliés dans une situation « ni paix, ni guerre ». Les mêmes rapports existent, au fond, à présent aussi entre nous et l'Angleterre. Au moment des négociations de Brest, toute la question était de savoir si *au début de 1918, la situation révolutionnaire d'Allemagne* avait déjà assez mûri pour que, sans continuer la guerre (nous n'avions pas d'armée), nous n'eussions pas besoin de signer la paix.

L'expérience a démontré que Lénine avait raison : une telle situation n'existait pas.

Des falsifications intéressées, dès 1923, ont complètement déformé le contenu des différends de Brest. Tous les échafaudages édifiés sur ma politique de Brest-Litowsk ont été discutés et réfutés sur la base de documents incontestables dans les Notes du 17^e volume de mes *Œuvres*.

Dans mes relations personnelles avec Lénine, ces désaccords n'avaient pas laissé trace de la moindre amertume. Quelques jours après la signature de la paix, j'é fus, sur la proposition de Vladimir Ilitch, placé à la tête du travail militaire.

LA QUESTION SYNDICALE

27. — La lutte qui se déroula à propos de la question syndicale fut plus vive et plus longue. Martynov, le nouveau théoricien du stalinisme que la Nep nous a apporté sur ses vagues, a représenté les désaccords sur la question syndicale comme des désaccords ayant trait à la ques-

tion de la Nep. En 1923, Martynov écrivait à ce sujet :

« En 1905, L. Trotsky raisonnait avec plus de logique et d'esprit de suite que les bolcheviks et les mencheviks. Mais le défaut de ses raisonnements consistait en ce que Trotsky était « trop conséquent ». Le tableau qu'il brossait donnait par anticipation une charmante idée très précise de la dictature bolchevik des trois premières années de la Révolution d'Octobre qui, comme on le sait, a fini par échouer dans une impasse, après avoir détaché le prolétariat de la paysannerie, ce qui eut pour résultat d'obliger le Parti bolchevik à reculer profondément. » (Krasnaïa Nov, n° 2, 1923, p. 262.)

Le « trotskysme » a prédominé jusqu'à la Nep. Le bolchevisme n'a commencé qu'avec la Nep. Il est remarquable que Martynov ait tenu le même raisonnement au sujet de la Révolution de 1905. D'après lui, en octobre, novembre et décembre 1905, c'est-à-dire au point culminant de la Révolution, le « trotskysme » prédominait. La politique vraiment marxiste ne commença qu'après l'écrasement de l'insurrection de Moscou, disons lors des élections à la première Douma. Aujourd'hui, Martynov oppose le bolchevisme au « trotskysme », en vertu de cette même idée qui lui faisait opposer, il y a vingt ans, le menchevisme au « trotskysme ». Et ces écrits passent pour du marxisme et alimentent les jeunes « théoriciens » du Parti !

28. — Dans son « Testament », Lénine ne rappelle pas la discussion syndicale pour la présenter comme un désaccord provoqué par ma fameuse sous-estimation de la paysannerie. Lénine en parle comme d'un désaccord suscité par le Commissariat du peuple des Transports, en m'attribuant non pas la faute de la « sous-estimation de la paysannerie », mais celle de mon inclination excessive au côté « purement administratif » de la question. Je crois que ces paroles saisissent le point essentiel du désaccord d'alors.

Le communisme de guerre s'était épuisé. L'agriculture et tout le reste étaient dans une impasse. L'industrie se délabrait. Les syndicats devenaient des organisations d'agitation et de mobilisation perdant toute indépendance. La crise des syndicats ne fut pas une « crise de croissance », elle était plutôt une crise de tout le système du communisme de guerre. Outre la Nep, on ne voyait pas d'autre issue. La tentative que je proposais d'encadrer l'appareil syndical dans le système de l'administration économique (inclination excessive au côté « purement administratif » de la question) ne montrait pas d'issue. Mais la résolution des « dix » (15) sur les syndicats ne montrait pas non plus d'issue, car dans les conditions données (agriculture dans l'impasse) les organisations syndicales, représentant les intérêts matériels et culturels de la classe ouvrière, l'école du communisme, perdaient le terrain sous leurs pas.

15 — Les « dix » étaient : Lénine, Zinoviev, Staline, Kamenev, Tomsky, Losóvsky, Roudzoutak, Kalinine, Pétrovsky et Serguéiev. A leur résolution s'opposait celle des « sept » : Trotsky, Boukharine, Krestinsky, Serebriakov, Dzerjinsky, Préobrajensky et Andréiev. (Nov. 1920.)

Sous les coups de l'insurrection de Cronstadt, se cristallisait une nouvelle orientation économique du Parti, ouvrant aussi aux syndicats une perspective complètement nouvelle. Mais il est remarquable qu'au X^e Congrès, le Parti approuva unanimement les premières bases de la Nep. Cependant, la résolution sur les syndicats ne fut pas mise en accord avec ces bases et conservait ainsi ses contradictions internes. Cela se montra quelques mois plus tard. La résolution sur les syndicats votée par le X^e Congrès dut être modifiée à fond encore avant le XI^e Congrès. La nouvelle résolution, écrite par Lénine et adaptant le travail syndical aux conditions de la Nep, fut adoptée à l'unanimité.

Considérer la discussion syndicale en dehors de la question de toute notre politique économique, cela signifie encore aujourd'hui, après sept ans, qu'on n'a pas compris le sens de cette discussion. C'est de cette incompréhension que résulte le reproche de la « sous-estimation de la paysannerie ». Et précisément au cours de cette discussion syndicale, je lançai le mot d'ordre : « Industrie, face au village ! » Les faussaires essaient maintenant de présenter la chose comme si j'avais été contre la Nep. Pourtant, des faits et des documents incontestables témoignent que déjà lors du X^e Congrès, j'avais soulevé plus d'une fois (16) la question de la nécessité de la transition à l'impôt en nature et, dans certaines limites, à la forme marchande de la distribution (commerce libre). Ce n'est que le rejet de ces propositions qui m'obligea — vu la ruine progressive de l'économie — à chercher une autre issue, en sens inverse, c'est-à-dire l'issue « purement administrative » par l'intégration plus solide des syndicats — simplement comme appareil — dans l'administration économique du communisme de guerre. Non seulement je ne m'opposai pas à la transition à la Nep, mais au contraire, celle-ci allait au-devant de mes propres expériences dans l'économie et dans l'administration. Voilà le véritable contenu de la discussion syndicale.

Malheureusement, le volume de mes *Œuvres* consacré à cette période n'a pas été publié par les Editions d'Etat.

29. — A en croire les historiens et les théoriciens actuels du Parti, on pourrait supposer que les six premières années de la Révolution ont été remplies d'un bout à l'autre par des désaccords sur Brest-Litovsk et les syndicats. Tout le reste n'existe plus : ni la préparation d'Octobre, ni la Révolution elle-même, ni l'édification de l'Etat, ni l'organisation de l'Armée rouge, ni la guerre civile, ni les quatre Congrès de l'Internationale Communiste (17), ni le travail littéraire en général pour la propagande du communisme, ni le travail pour la direction des Partis communistes

16 — Cf. *Cours nouveau*, éd. fr., pp. 70 et suiv.

17 — L'Internationale Communiste n'a eu, en effet, que quatre Congrès, les prétendus 5^e et 6^e Congrès n'ayant été que des chambres d'enregistrement composés selon les besoins de la camarilla bureaucratique-gouvernementale de l'U.R.S.S. Les *Manifestes* finals des quatre Congrès sont tous de la plume de Trotsky. Fait paradoxal : même le *Manifeste* du 5^e Congrès est l'œuvre de celui-ci, — écho attardé des Congrès précédents et non expression authentique du Congrès de la « bolchévisation ».

étrangers et de notre propre Parti. De tout ce travail, où dans toutes les parties essentielles je fus lié à Lénine par une solidarité absolue, il ne reste plus chez les historiens actuels que deux phases : Brest-Litowsk et les syndicats.

30. — Staline et ses auxiliaires se sont donnés beaucoup de mal pour représenter la discussion syndicale comme une lutte « acharnée » que j'aurais menée contre Lénine.

Voici ce que je disais dans le feu de cette discussion à la fraction du Congrès des mineurs du 26 janvier 1921 :

« Le camarade Chliapnikov — dont peut-être j'exprimerai la pensée quelque peu sommairement — a déclaré ici : « Ne croyez pas à ce désaccord entre Trotsky et Lénine ; ils se mettront d'accord tout de même, et la lutte sera seulement dirigée contre nous ». Ne croyez pas, a-t-il dit. Je ne sais pas ce qu'il faut ici croire on ne pas croire. Il va sans dire que nous nous mettrons d'accord. On peut discuter quand on examine certaines questions très importantes, mais cette discussion oriente nos idées dans le sens de l'union. » (Extrait du discours de clôture de Trotsky au II^e Congrès panrusse des mineurs, 26 janvier 1921).

Voici un autre passage de mon discours cité par Lénine dans sa brochure :

« Dans la plus vive polémique que j'aie eue avec Tomsky, j'ai toujours dit qu'il m'est absolument clair que seuls des hommes ayant l'expérience et l'autorité de Tomsky peuvent être nos dirigeants dans les syndicats. Je l'ai dit à la fraction de la conférence des syndicats, je l'ai répété ces jours-ci au théâtre Zimine. La lutte idéologique dans le Parti n'a pas pour but de voir les uns et les autres marquer des points, mais d'exercer une action des uns sur les autres. » (P. 34 du compte rendu de la discussion du 30 décembre). (Lénine, Œuvres, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 71.)

Et voici ce que dit Lénine sur cette même question dans son discours de clôture au X^e Congrès du Parti, où il fait le bilan de la discussion syndicale :

« L'opposition ouvrière déclarait : Lénine et Trotsky se mettront d'accord. Trotsky prenait la parole et disait : « Celui qui ne comprend pas qu'il est nécessaire de s'unir va à l'encontre du Parti, il est évident que nous nous uniront parce que nous sommes des hommes du Parti ». Je l'ai soutenu. Certes, nous avons été en désaccord avec Trotsky. Mais lorsqu'il se formera au Comité Central un groupe plus ou moins homogène, le Parti jugera, et jugera de façon que nous nous unissions conformément à la volonté et aux directives du Parti. Voilà avec quelle déclaration le camarade Trotsky et nous sommes allés au Congrès des mineurs et sommes venus ici (c'est-à-dire au Congrès du Parti). » (Lénine, t. XVIII, 1^{re} partie, p. 132.)

Est-ce que cela ressemble à ce fielleux barbouillage que l'on sert à présent, sur l'histoire de la discussion syndicale, dans les manuels politiques ignorantins de toute espèce ?

Mais le plus comique est de voir Boukharine

exploiter imprudemment la discussion syndicale pour combattre le « trotskysme ». Voici comment Lénine jugeait son attitude dans cette discussion :

« Jusqu'ici, dans la lutte, Trotsky a été le « principal ». Maintenant Boukharine l'a largement « dépassé » et complètement « éclipsé ». Il a créé dans la lutte un rapport entièrement nouveau, en tombant dans une erreur cent fois plus grande que toutes les erreurs de Trotsky prises ensemble.

« Comment se peut-il que Boukharine en soit venu à rompre de la sorte avec le communisme ? Nous connaissons tous la sensibilité de Boukharine. Elle est une des qualités qui fait qu'on l'aime et pour laquelle on ne peut pas ne pas l'aimer. Nous savons qu'on l'a maintes fois appelé en plaisantant : « cire molle ». Or, il se trouve que sur cette « cire molle », le premier individu « sans principes », le premier démagogue venu peut écrire n'importe quoi. Cette expression brutale qui figure entre guillemets, le camarade Kamenev l'a employée et avait le droit de l'employer dans la discussion du 17 janvier. Mais il est évident qu'il ne viendra à l'esprit ni de Kamenev, ni de quiconque, d'expliquer ce qui s'est passé par de la démagogie sans principes et de tout mettre là-dessus. » (Op. cit., p. 35.)

LE III^e CONGRES DE L'I. C.

31. — Mais la question syndicale a-t-elle été la seule qui ait surgi dans la vie du Parti et de la République Soviétique, au cours des années de travail commun avec Lénine ? En cette même année 1921, quelques mois après notre X^e Congrès, se tint le III^e Congrès de l'Internationale Communiste, qui joua un rôle énorme dans l'histoire du mouvement ouvrier international. Une lutte très sérieuse s'y déroula sur toutes les questions essentielles de la politique communiste. Cette lutte passa également par notre Bureau politique. Là-dessus, j'ai raconté brièvement certaines choses à une séance du Bureau politique qui se tint presque aussitôt, après notre XIV^e Congrès :

« Le danger d'alors était que la politique de l'Internationale prenne la ligne des événements de Mars (18) en Allemagne, c'est-à-dire cherche à créer fictivement une atmosphère révolutionnaire, et une « électrisation » du prolétariat, selon l'expression d'un camarade allemand. Cet état

18 — Les émeutes (*putsch*) malheureuses de Mars, expression du « gauchisme » d'exaspération consécutive à la défaite de Spartacus, furent décidées par Bela Kun et le groupe Brandler-Thalheimer, forts de l'approbation de Zinoviev, Boukharine et Radek, à l'insu de Lénine et de Trotsky. La « tactique offensive », comme l'appelait son théoricien Thalheimer, fut combattue à Berlin par Paul Lévi et Clara Zetkin, à Moscou par Lénine et Trotsky. Lénine était d'accord avec Paul Lévi quant à l'appréciation de la situation et de la tactique suivie, et Lévi fut exclu, non en raison de son point de vue, mais pour avoir publiquement attaqué son parti dans la défaite. Clara Zetkin ne resta dans l'I. C. que sur la pression personnelle instantane de Lénine, qui fit expédier Bela Kun dans l'Oural. En 1924, les « gauchistes » de 1921, Radek, Brandler, Thalheimer, furent honnis comme « droitiers » et supplantés par les « gauchistes » Maslov, Ruth Fischer, Scholem et autres, mis à la porte en 1927.

d'esprit prédominait au Congrès, et Vladimir Ilitch en était venu à la conclusion qu'en agissant ainsi, l'Internationale se briserait la tête à coup sûr. Avant le Congrès, j'écrivis à Radek une lettre, qu'ignorait Vladimir Ilitch, pour l'informer de l'impression que j'avais des événements de Mars. En raison d'une situation aussi délicate, ne connaissant pas l'opinion de Vladimir Ilitch et sachant que Zinoviev, Boukharine et Radek appuyaient en général la gauche allemande, je me gardai, bien entendu, de me prononcer ouvertement, et j'écrivis une lettre (sous forme de thèse) au camarade Radek pour qu'il me fasse connaître son avis. Radek et moi ne pûmes tomber d'accord. L'ayant appris, Vladimir Ilitch me fit venir et me caractérisa la situation dans l'Internationale comme liée à d'immenses dangers. Dans l'analyse de la situation et des tâches qui en découlaient, nous fûmes pleinement solidaires.

« Après cet entretien, Vladimir Ilitch fit appeler Kamenev afin d'avoir au Bureau politique une majorité assurée. Le Bureau politique se composait alors de 5 personnes. En comptant Kamenev, nous étions trois ; nous avions par conséquent la majorité. Dans notre délégation, il y avait d'un côté Zinoviev, Boukharine et Radek ; d'un autre côté Vladimir Ilitch, Kamenev et moi. Chaque groupe tenait de véritables séances. A ce moment, Lénine déclara : « Nous créons une nouvelle fraction ». Dans les conversations qui suivirent au sujet du texte de la résolution, je représentais la fraction de Vladimir Ilitch, et Radek la fraction de Zinoviev.

« Zinoviev. — Maintenant la situation a changé !
— Effectivement, elle a changé. A ce moment, Zinoviev accusa avec une certaine vivacité Radek d'avoir « trahi » sa fraction dans ces conversations, c'est-à-dire consenti de trop grandes concessions. La lutte fut vive dans tous les Partis de l'Internationale. Vladimir Ilitch se concertait avec moi sur ce qu'il y aurait lieu de faire au cas où le Congrès se prononcerait contre nous : nous inclinierions-nous devant le Congrès, dont les décisions pouvaient être désastreuses, ou résisterions-nous ? On peut trouver des échos de ces entretiens dans le sténogramme de mon discours. Je déclarai alors — d'accord avec Ilitch — que si « vous, Congrès, émettez une décision contre nous, je pense que vous nous laisserez certaines limites afin de pouvoir défendre notre point de vue par la suite ». Le sens de cet avertissement était très clair. Je dois dire cependant qu'au sein de notre délégation, les rapports demeurèrent empreints, grâce à la direction de Vladimir Ilitch, de la plus grande camaraderie. » (Sténographie de la séance du Bureau Politique du P. C. de l'U.R.S.S. du 18 mars 1926, p. 12-13.)

D'accord avec Lénine, je défendis notre position commune devant le Comité Exécutif, dont les séances précédaient celles du III^e Congrès. Je fut l'objet d'une violente attaque de la part des « gatchés ». Vladimir Ilitch se précipita à la séance de l'Exécutif et voici ce qu'il y déclara :

« ...Je suis venu pour protester contre le discours de Béla-Kun qui est intervenu contre Trotsky au lieu de le défendre, comme il aurait dû le faire s'il avait voulu agir en vrai marxiste... »

« ...Le camarade Laporte a eu absolument tort

et Trotsky tout à fait raison de protester... Trotsky avait mille fois raison de redire cela. Or, voilà que le camarade luxembourgeois fait grief au Parti français de n'avoir pas saboté l'occupation du Luxembourg. Il pense, comme le suppose Béla Kun, que c'est une question géographique. Non, il s'agit là d'une question politique, et Trotsky a eu tout à fait raison de protester... »

« ...Voilà pourquoi j'ai cru de mon devoir d'appuyer l'essentiel de tout ce qu'a dit Trotsky... » Et ainsi de suite.

Tous les discours de Lénine ayant trait au III^e Congrès reflètent cette façon très nette de souligner une complète solidarité avec Trotsky.

L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

32. — En 1922, sur l'initiative de Ter-Vaganian, fut fondée la revue : *Sous le drapeau du marxisme*. Dans le premier fascicule, j'ai publié un article sur la différence des conditions d'éducation des deux générations du Parti, la vieille et la nouvelle, et sur la nécessité d'un travail théorique particulier à l'égard de la nouvelle génération, afin d'assurer une continuité théorique et politique au développement du Parti. Dans le fascicule suivant de la nouvelle revue (19), Lénine écrivit :

« Au sujet des principales tâches de la revue : *Sous le drapeau du marxisme*, Trotsky a dit on ne peut mieux, dans les nos 1-2, tout ce qu'il y avait à dire d'essentiel. Je ne voudrais m'arrêter que sur quelques questions qui définissent de plus près le contenu et le programme du travail que la rédaction de la revue a exposé dans la déclaration parue dans les nos 1-2. » (Lénine, *Œuvres*, t. XX, 2^e partie, p. 492.)

Qu'on vienne affirmer après cela que la solidarité dans ces questions essentielles a été purement accidentelle ! Le seul fait accidentel, c'est que cette solidarité ait été aussi nettement attestée dans la presse. La plupart du temps, elle s'est uniquement attestée dans les actes.

LES RAPPORTS AVEC LES PAYSANS

33. — Lorsque Boukharine, après avoir purement et simplement nié ou ignoré l'existence de la paysannerie, lança le mot d'ordre koutak : « Enrichissez-vous », il pensa, par cela même, avoir à jamais corrigé ses anciennes erreurs. Non content de cela, il essaya d'amalgamer les désaccords sur Brest-Litovsk avec les autres désaccords partiels que j'eus avec Vladimir Ilitch en une seule et même question : l'attitude envers les paysans. Les inepties, les vilénies dont se sert à ce sujet la petite chapelle Boukharinienne sont innombrables. Pour les réfuter, un volume entier serait nécessaire. Je ne m'arrêterai que sur l'essentiel.

a) Je n'examine pas les anciens désaccords qui eurent lieu effectivement avant la révolution. Je me borne à dire qu'il ont été monstrueusement exagérés, déformés, dénaturés par l'agence stalinienne et la petite chapelle de Boukharine.

b) En 1917, je n'avais sur la question paysanne aucun désaccord avec Lénine.

c) Vladimir Ilitch « adopta » le programme

19 — Bulletin Communiste, 1922, n° 37, pp. 684 et suiv.

agricole des socialistes-révolutionnaires en accord complet avec moi.

d) Je fus le premier à prendre connaissance, écrit au crayon, du décret de Lénine sur la terre. Il n'y eut pas le moindre désaccord. L'unité de vues était complète.

e) On doit bien penser que dans la politique alimentaire, la question paysanne ne tenait pas la dernière place. De plats valets dans le genre de Martynov déclarent que cette politique était une politique « trotskyste » (voir l'article de Martynov dans la *Krassnata Nov*, 1923). Non, c'était une politique bolchevique. J'ai pris part à son application en collaboration intime avec Lénine. Il n'y eut pas l'ombre d'un désaccord.

f) Le cours sur le paysan moyen fut adopté avec ma participation la plus active. Les membres du Bureau Politique savent qu'après la mort de Sverdlov, la première idée de Vladimir Ilitch avait été de nommer Kamenev président du Comité Central Exécutif. Ce fut moi qui proposai de choisir une figure « ouvrière et paysanne ». Je mis en avant la candidature de Kalinine, et c'est moi-même qui lui donnai le nom de *starosta* (20) russe. Tout cela évidemment sont des détails sur lesquels on ne devait pas s'arrêter. Mais aujourd'hui ces détails, ces indices sont autant de charges écrasantes contre les falsificateurs des événements d'hier.

g) Les neuf dixièmes de notre politique et de notre organisation militaires se ramenaient à la question de l'attitude de l'ouvrier à l'égard du paysan. Contre le système petit-bourgeois des corps de partisans et la fantaisie dans l'organisation, j'ai appliqué cette politique en collaboration intime avec Vladimir Ilitch.

Voici, par exemple, une série de télégrammes que j'ai envoyés de Simbirsk et de Koussatevsk (mars 1919) et qui traitent de la nécessité de prendre des mesures énergiques pour améliorer les rapports avec les paysans moyens. Je demandai qu'on envoyât une commission autorisée sur la Volga pour contrôler les autorités locales et rechercher les causes du mécontentement des paysans.

Dans le troisième de ces télégrammes : — Direct : Moscou, Kremlin, Staline (personnel) — il est dit :

« Tâche de la Commission : maintenir chez les paysans de la Volga la foi en le pouvoir soviétique central, remédier sur place aux injustices les plus criantes et punir les représentants coupables du pouvoir soviétique, recueillir les plaintes et les documents pouvant servir de base à des décrets démonstratifs en faveur des paysans moyens. L'un des membres pourrait être Smilga, l'autre devrait être Kamenev ou une autre compétence. » (23 mars 1919, n° 813.)

Ce télégramme — entre beaucoup d'autres — sur les décrets nécessaires en faveur des paysans moyens a été envoyé par moi à Staline, et non par Staline à moi. Et ce fut non pas à l'époque du XIV^e Congrès, mais au début de 1919, lorsque l'opinion de Staline sur le paysan moyen était encore inconnue.

Ainsi, chaque feuille de nos archives — indistinctement — démasque aujourd'hui les stupidités inventées après coup sur la sous-estimation de la paysannerie ou du paysan moyen !

h) Au début de 1920, me basant sur l'analyse de la situation de l'économie rurale, je proposai au Bureau Politique une série de mesures ayant

un caractère de Nep. En aucun cas, cette proposition ne pouvait être inspirée par de la « négligence » à l'égard de la paysannerie (21).

i) La discussion syndicale a été, comme on l'a dit, une tentative de sortir de l'impasse économique. La transition à la Nep fut opérée avec une unanimité complète (22).

34. — Tout cela peut être démontré par des documents incontestables. Un jour viendra où cela sera fait. Pour le moment, je me bornerai à donner deux citations.

Répondant à des questions ayant trait à notre attitude à l'égard des koulaks, des paysans moyens, des paysans pauvres, et à de soi-disant désaccords entre Lénine et Trotsky sur la paysannerie, j'écrivais en 1919 :

« Dans le Gouvernement Soviétique, il n'y a jamais eu et il n'y a pas de désaccords sur cette question. Mais les contre-révolutionnaires, dont les affaires vont de mal en pis, n'ont d'autre ressource que de mystifier les masses laborieuses au sujet d'une prétendue lutte intestine qui déchirerait le Conseil des Commissaires du Peuple. » (*Izvestia*, 7 février 1919.)

A ce propos, en réponse à une question du paysan Goulouf, Lénine écrivit ce qui suit :

« Les *Izvestia* du 2 février ont inséré une lettre du paysan G. Goulouf qui pose la question de l'attitude de notre Gouvernement ouvrier et paysan à l'égard des paysans moyens, et se fait l'écho de bruits circulant sur la mésentente qui régnerait entre Lénine et Trotsky, et sur leurs sérieux désaccords justement au sujet du paysan moyen.

« Trotsky a déjà donné sa réponse dans la « Lettre aux paysans moyens » des *Izvestia* du 7 février. Dans cette lettre, Trotsky déclare que les bruits de désaccords entre lui et moi sont un mensonge des plus monstrueux et des plus éhontés répandu par les grands propriétaires et les capitalistes ou leurs agents conscients et inconscients. De mon côté, je confirme entièrement la déclaration de Trotsky. Entre lui et nous, il n'y a pas le moindre désaccord. Quant aux paysans moyens, nous n'avons pas de désaccords non seulement avec Trotsky, mais en général il n'en existe pas dans le Parti Communiste auquel nous appartenons tous les deux.

« Dans sa lettre, Trotsky a expliqué d'une façon claire et détaillée pourquoi le Parti Communiste et le Gouvernement ouvrier et paysan actuel, élu par les Soviets, ne regardent pas les paysans moyens comme leurs ennemis. Je signe des deux côtés ce qu'a dit le camarade Trotsky. » (*Œuvres*, t. XVI, p. 28-29, et *Pravda*, du 15 février 1919.)

Ainsi, là encore, nous nous trouvons en face de la même situation : une calomnie lancée tout d'abord par les gardes-blancs, aujourd'hui empruntée, amplifiée, propagée par l'école stalinoboukharinienne.

LE TRAVAIL MILITAIRE

35. — Au sujet de mon travail militaire dont le début remonte au printemps 1918, on tente également, sous la direction de Staline, de refaire toute l'histoire de la guerre civile, dans le seul but de combattre le « trotskysme » ou, plus exactement, de combattre Trotsky.

21. — Texte essentiel dans *Cours nouveau*, éd. fr., p. 75.

22. — L'« opposition ouvrière » fut seule hostile à la « Nep » et insista notamment sur le fait que le Parti n'avait pas été régulièrement consulté.

Parler de la création de l'armée rouge et de mes rapports avec ce travail, ce serait écrire l'histoire de la guerre civile. Pour l'heure, ce sont les Goussiev qui écrivent. Plus tard, d'autres l'écriront. Je suis obligé de me borner à deux ou trois exemples, que je puis appuyer de documents.

Lorsque Kazan fut prise par nos armées, je reçus de Lénine, en rapide convalescence, un télégramme de félicitations.

« Salue avec enthousiasme brillante victoire de l'armée rouge. Qu'elle soit le présage que l'union des ouvriers et des paysans révolutionnaires abatera la bourgeoisie, brisera la résistance des exploités et assurera la victoire du socialisme international. Vive la Révolution ouvrière ! »

Le diapason très élevé — élevé pour quiconque connaît Lénine — du télégramme (*« Salue avec enthousiasme »*) témoigne de la grande importance qu'il attribuait — et pour cause ! — à la prise de Kazan. Au fond, c'est à cette occasion que la solidité de l'union des ouvriers et des paysans révolutionnaires fut, pour la première fois, mise à l'épreuve, de même que la capacité du Parti de créer une armée révolutionnaire et combattive au milieu du chaos économique et de l'affreux désespoir du lendemain de la guerre impérialiste. C'est ici que la constitution de l'armée rouge fut mise à l'épreuve du feu, et Lénine connaissait la valeur de cette épreuve.

10 Sept. 1918. »

« LÉNINE.

36. — Au VIII^e Congrès du Parti, la politique militaire fut critiquée par un groupe de délégués militaires. Récemment, Staline et Vorochilov ont raconté que je n'ai pas osé me montrer au VIII^e Congrès, de peur d'être critiqué. Combien est-ce éloigné de la réalité ! Voici la décision prise par le C. C. sur mon voyage au front à la veille du VIII^e Congrès :

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL
DE LA SÉANCE DU C. C. DU P. C. R. (BOLCH.)
DU 16 MARS 1919

Présents : Lénine, Zinoviev, Krestinsky, Vladimírsky, Staline, Schmidt, Smilga, Dzerjinsky, Lachévitch, Boukharine, Sokolnikov, Trotsky, Stassova.

QUESTIONS

12. Quelques camarades délégués, venant du front, ayant pris connaissance de la décision du C. C. concernant le renvoi immédiat des militaires sur le front, considèrent cette décision comme erronée, vu que les organisations du front pourraient l'interpréter comme un refus du C. C. d'entendre les voix de l'armée, et quelques-uns la considèrent comme un truc, le départ du cam. Trotsky pour le front et la non-admission des délégués de l'armée (renvoyés au front) rendant absolument vaine la discussion de la politique militaire. Le cam. Trotsky proteste contre l'interprétation de la décision du C. C. comme « truc », en invoquant la situation extrêmement sérieuse créée par le recul d'Oufa vers l'ouest et en insistant sur son départ.

Voilà un bon exemple du régime du Parti à cette époque : on permettait à tous ceux qui attaquaient la politique militaire du C. C., et en pre-

DÉCISIONS

1. Le cam. Trotsky partira immédiatement sur le front.

2. Le cam. Sokolnikov déclarera à l'Assemblée des délégués du front que la décision de leur départ est modifiée en ce sens que partiront ceux qui croient leur présence au front nécessaire.

3. La question de la politique militaire sera discutée au Congrès comme premier point de l'ordre du jour.

4. Le cam. Vladimir Mikhaïlovitch Smirnov est autorisé, sur sa demande, à rester à Moscou.

mier lieu au dirigeant de l'opposition militaire, V. M. Smirnov, de rester à Moscou pour assister au Congrès. Les partisans de la ligne officielle, en revanche, furent envoyés au front encore avant l'ouverture du Congrès. A présent, c'est le contraire qui a lieu.

Les procès-verbaux de la section militaire du VIII^e Congrès, où Lénine intervint pour défendre résolument la politique militaire que j'avais appliquée par ordre du C. C., n'ont pas été publiés jusqu'ici. Pourquoi ? Précisément parce qu'ils clouent au pilori les contre-vérités de Staline et de Goussiev sur la guerre civile.

37. — Staline a essayé de mettre en circulation la version artificielle d'une divergence militaire ayant surgi au début de 1919 au Bureau Politique sur le front oriental. Cette divergence consistait en ceci : « Faut-il continuer l'avance en Sibérie ou se fixer sur l'Oural et jeter toutes les forces disponibles vers le Sud pour liquider la menace sur Moscou ? » Un moment, j'ai incliné vers la seconde solution. La première, qui fut adoptée et donna d'excellents résultats, était soutenue par beaucoup de collaborateurs militaires, comme Smilga, Lachévitch, I. N. Smirnov, K. I. Grunstein, etc. Cette divergence ne portait pas sur des principes, mais sur des mesures purement pratiques. L'épreuve montra que les armées de Koltchak étaient complètement désagrégées. L'avance en Sibérie fut couronnée d'un plein succès.

38. — Le travail militaire était une dure besogne. Il ne pouvait se passer de mesures de coercition et de répression. Il n'y eut pas peu d'amours-propres blessés, le plus souvent parce qu'il n'y avait pas moyen d'agir autrement, et pas rarement à cause de mesures erronées. Lorsque surgit le désaccord sur le front oriental et que le C. C. décida de changer le commandement en chef, je proposai au Comité Central de me relever de ma fonction de Commissaire du Peuple à la Guerre. Le même jour (5 juillet 1919), le C. C. prit une décision dont voici la partie la plus importante :

« Les Bureaux Politique et d'Organisation du C. C., après avoir pris connaissance de la déclaration du cam. Trotsky et l'avoir discutée, décident qu'ils ne sont point en état d'accepter la démission du cam. Trotsky. »

« Les Bureaux Politique et d'Organisation feront tout ce qui est en leur pouvoir pour rendre le plus commode possible pour lui et le plus fécond possible pour la République le travail du cam. Trotsky sur le front sud, qu'il a choisi lui-même et qui est actuellement le plus dangereux, le plus difficile et le plus important. Dans ses décrets comme Commissaire à la Guerre et Président du Conseil Militaire révolutionnaire, le cam. Trotsky pourra agir le plus librement, de même que comme membre du Conseil militaire révolutionnaire du front sud, avec le commandant de ce front (Iégorov) qu'il a choisi lui-même et que le C. C. a confirmé. »

« Les Bureaux Politique et d'Organisation laissent au cam. Trotsky pleine liberté de corriger par tous les moyens la ligne de conduite militaire, et, s'il le désire, hâteront la convocation du Congrès du Parti. »

Cette résolution porte les signatures de Lénine, Kamenev, Krestinsky, Kalinine, Sérébriakov, Staline, Stassova.

Par cette décision, qui parle d'elle-même, le litige fut liquidé et le travail continua.

Par ailleurs, à la séance commune du Bureau

Politique et du Présidium de la C. C. C. du 8 septembre 1927, Staline a déclaré, d'après le sténogramme, que le C. C. m'aurait « interdit » d'assumer le commandement du front sud. La résolution ci-dessus lui donne réponse catégorique.

39. — Cependant, le désaccord sur le front oriental fut-il le seul de ce genre ? Nullement. Il y eut des désaccords sur le plan stratégique de lutte contre Denikine. Il y eut des divergences sur Pétrograd : fallait-il laisser la ville à Youdénitch ou la défendre ? Il y eut aussi des divergences sur l'offensive contre Varsovie et sur la possibilité d'une seconde campagne, après notre retraite sur Minsk. Les désaccords de ce genre résultaient de la pratique de la lutte et se liquidaient dans la lutte.

Des documents topiques sur la question du front sud sont publiés dans mon livre *Comment s'est armée la Révolution* (Vol. II, p. 301).

Pendant l'avance de Youdénitch sur Pétrograd, Lénine pensa un moment qu'il serait impossible de défendre la ville et qu'il faudrait replier la ligne de défense vers Moscou. Je me prononçai contre. Zinoviev et, je crois, aussi Staline, m'appuyèrent. Le 17 octobre 1919, Lénine m'envoya la dépêche que voici à Pétrograd :

« Cam. Trotsky. Nous avons passé la nuit dernière au Conseil de la Défense et vous en avons envoyé la décision sous le chiffre ... »

« Comme vous le voyez, votre plan est adopté. Mais l'éventualité d'une retraite des ouvriers de Pétersbourg vers le sud n'est naturellement pas écartée (on dit que vous avez développé cela à Krassine et à Rykov) ; en parler sans nécessité absolue, ce serait distraire l'attention de la lutte. »

« La tentative de contourner et de couper Pétrograd suscitera naturellement des modifications appropriées, et qu'il vous incombera de décider sur place. »

« Dans chaque section de l'exécutif régional, chargez une personne de confiance de recueillir les documents soviétiques en cas d'évacuation. »

« Je joins le manifeste que le Conseil de la Défense m'a chargé de rédiger. Je me suis fort dépêché — il est devenu mauvais ; mettez ma signature plutôt au-dessous de la vôtre. »

« Salut ! »

« LÉNINE ». »

De pareils épisodes n'étaient pas rares. Ils étaient d'une grande importance dans le moment donné, mais sans importance de principe. Il ne s'y agissait pas de lutte de principes, mais de l'élaboration du meilleur plan pour repousser l'ennemi au moment et à l'endroit donnés.

Les Staline et les Goussiev essaient d'écrire à nouveau l'histoire de la guerre civile. Ils n'y réussiront pas !

LA DISCIPLINE SUR LE FRONT

40. — Le côté le plus abominable de cette campagne est l'accusation d'avoir « fait fusiller des communistes ». Cette accusation fut naguère répandue par nos ennemis, c'est-à-dire par les services politiques des armées blanches qui cherchaient à diffuser, parmi nos soldats rouges, des tracts accusant le commandement rouge et en particulier Trotsky de férocité.

Aujourd'hui l'agence Staline emboîte le pas. Admettons un instant que tout cela soit exact. Dès lors, pourquoi donc Staline, Yaroslavsky, Goussiev et autres agents de Staline se sont-ils tus pendant la guerre civile ? Que signifient les

tardives « révélations » actuelles de l'agence Staline ? — « Que le Parti vous a trompés, ouvriers, paysans, soldats rouges, lorsqu'il vous a dit que Trotsky, à la tête de l'armée, exécutait la volonté du Parti et appliquait sa politique. Dans ses innombrables articles sur le travail de Trotsky, dans les décisions de ses Congrès, le Parti vous a trompés en approuvant le travail militaire de Trotsky, et en vous cachant des faits tels que l'exécution de communistes. Et Lénine, qui soutint résolument la politique militaire de Trotsky, a trempé dans cette mystification ». Voilà le sens des tardives « révélations » de Staline. Ce n'est pas Trotsky qu'elles compromettent, mais le Parti, sa direction. Elles sapent la confiance des masses dans les bolcheviks en général : si dans le passé, lorsque se trouvaient à la tête du Parti Lénine et le noyau principal de ses collaborateurs, on pouvait dissimuler en haut lieu des fautes monstrueuses, voire même des crimes, à quoi ne peut-on pas s'attendre, aujourd'hui que la composition du Comité Central a infiniment moins d'autorité ? Si par exemple, en 1923, alors que la guerre civile était depuis longtemps terminée, Yaroslavsky entonnait sur un ton frénétique les louanges de Trotsky, vantait sa fidélité, son dévouement révolutionnaire à la cause de la classe ouvrière, que doit dire aujourd'hui le jeune membre du Parti qui réfléchit ? Il doit se demander : « Quand donc Yaroslavsky m'a-t-il trompé : lorsqu'il portait Trotsky aux nues, ou maintenant lorsqu'il cherche à le couvrir de boue ? »

Telle est, en général, toute la besogne actuelle de Staline et de ses agents qui s'efforcent de fabriquer après coup une nouvelle histoire à la Staline. Telle est, en particulier, la fameuse « révélation » stalinienne au sujet de Michel Romanov (23). Au fond, qu'est-ce que Staline a dit au Parti et à l'Internationale Communiste : « Pendant dix années, le Comité Central vous a trompés sur Kamenev. La Pravda a inséré, au nom de la rédaction, un démenti mensonger. Lénine a mystifié le Parti. Moi, Staline, j'ai participé à ce mensonge. Mais puisqu'à présent, Kamenev a des divergences politiques avec moi, je démasque toute cette duperie. » La masse du Parti n'a pas la possibilité de vérifier la plupart des « révélations » staliniennes, mais il est une chose qui pénètre solidement dans le sentiment du Parti, c'est l'amointrissement de la confiance dans sa Direction, celle d'hier, celle d'aujourd'hui, celle de demain. Contre Staline et ses gens, le Parti devra reconquérir cette confiance.

23 — Après la Révolution de Mars, Kamenev, se trouvant en Sibérie, présida un meeting qui décida l'envoi d'un télégramme au grand-duc Michel pour le féliciter de n'avoir pas accepté la couronne sans l'assentiment de l'Assemblée constituante. La dépêche fut signée de Kamenev. Le fait resta presque inaperçu jusqu'en 1924, où les partisans de Trotsky en firent état en sourdine contre Kamenev, en riposte légitime à la guerre au couteau menée par celui-ci contre l'opposition. Staline et les autres complices de Kamenev dans l'opération anti-trotskyiste de 1923-1924 couvrirent leur ami de diverses façons. Mais quand Kamenev se sépara d'eux pour passer dans l'opposition, ils se servirent contre leur associé de la veuille du télégramme au grand-duc. Kamenev se défendit en invoquant un texte de Lénine le lavant de la même accusation, déjà formulée autrefois par des adversaires. Staline riposta en disant tenir de Lénine que celui-ci n'avait pas dit la vérité, dans l'intérêt du Parti. Trotsky défend ici Kamenev contre une imputation venue, la vérité exige de le dire, de son côté : il n'a manqué à l'opposition que le texte authentique pour le faire circuler. Peu après, Kamenev reniait Trotsky... Tout cela est très caractéristique des mœurs du Parti bolchévique.

41. — Je ne parlerai pas du caractère général de mon travail militaire. La réfutation de tous les mensonges prendrait trop de temps. Pour le moment, il suffira de montrer ce qu'on doit penser — à la lumière des faits et des documents — de l'ignominie des « exécutions de communistes ». On sait que Goussiev a fait preuve d'une énergie toute particulière dans la refonte littéraire de notre passé militaire. Il a même écrit une brochure : « Nos désaccords militaires ». Pour la première fois, ce me semble, la légende empoisonnée des exécutions de communistes (non pas de déserteurs ou de traîtres, mais de communistes) a été propagée dans cette brochure.

Le malheur de Goussiev comme de beaucoup d'autres est d'avoir écrit deux fois sur les mêmes événements et les mêmes questions : une fois sous Lénine, une autre fois sous Staline.

Voici ce que Goussiev écrivit une première fois :

« L'arrivée de Trotsky (sous Kazan) retourna littéralement la situation. Le train de Trotsky, s'arrêtant à la station perdue de Svijsk, amena la ferme volonté de vaincre, l'initiative et l'influence décisive dans tous les domaines du travail militaire. Dès les premiers jours, dans la station encombrée par les services de l'arrière d'une masse de régiments et les services de la section politique et du ravitaillement, comme dans les divisions cantonnées à 15 verstes à l'avant, on sentit qu'un changement profond venait de s'opérer.

« Celui se manifesta avant tout dans le domaine de la discipline... Les rudes méthodes de Trotsky en cette période de guerre de partisans, d'indiscipline et de forfanterie grossière, étaient par-dessus tout opportunes et nécessaires. On ne pouvait rien faire par la persuasion et, de toute façon, on n'en avait pas le temps. Pendant les 25 jours que Trotsky passa à Svijsk, un immense travail fut accompli, qui transforma les divisions désorganisées et en pleine décomposition de la Cinquième Armée en corps de troupes capables de combattre, et les prépara à la prise de Kazan. » (Prolétarskaïa Révolioutsia, n° 2-25, 1924.)

Chaque membre du Parti ayant fait la guerre civile et n'ayant pas perdu la mémoire, dira — du moins en lui-même s'il craint de le dire tout haut — que l'on pourrait apposer non pas des dizaines, mais des centaines de témoignages écrits entièrement analogue à celui de Goussiev.

42. — Je me bornerai à faire appel à des témoignages d'une plus haute autorité. Dans ses souvenirs sur Lénine (24), Gorky raconte :

« Frappant du poing sur la table, il (Lénine) s'écria : « Pourriez-vous nous indiquer un autre homme capable, en une année, d'organiser une armée presque modèle, et, d'autre part, de gagner la sympathie des officiers militaires ? Cet homme, nous l'avons. Nous avons tout ce qu'il faut. Et il y aura des miracles. » (Vladimir Lénine, Editions d'Etat, Léninegrad, 1924, p. 23.)

D'après Gorky, Lénine déclara dans la même déclaration :

« Oui, oui, je sais que là-bas on raconte toutes sortes de mensonges sur mes rapports avec lui. Des mensonges, qu'en raconte beaucoup, et il paraît que je suis particulièrement visé avec le camarade Trotsky. » (ibid.)

En effet, on a dit bien des mensonges sur les rapports entre Lénine et Trotsky. Mais peut-on

comparer les grossiers mensonges d'alors avec ce qui est organisé aujourd'hui systématiquement à l'échelle nationale et internationale ? A ce moment, c'étaient les ultra-réactionnaires, les gardes-blancs et, dans une certaine mesure, les socialistes-révolutionnaires et les menchéviks qui mentaient. Maintenant c'est la fraction stalinienne qui s'est emparée de cette arme !

43. — A la séance de la fraction du Conseil Central des Syndicats du 12 janvier 1920, Lénine déclarait :

« Si nous avons vaincu Dénikine et Koltchak, c'est parce que chez nous la discipline fut plus grande que dans tous les pays capitalistes du monde. Trotsky a établi la peine de mort, nous l'en approuvons. Il l'a établie par l'organisation consciente et l'agitation des communistes. »

44. — Je n'ai pas sous la main bon nombre de discours que Lénine prononça pour défendre la politique militaire que j'ai appliquée en complet accord lui. En particulier, le procès-verbal de la conférence des délégués du VIII^e Congrès sur la question militaire n'a pas été publié. Pourquoi ? Parce qu'à cette conférence, Lénine est intervenu de toutes ses forces contre les adeptes de Staline qui, aujourd'hui s'appliquent si bien à falsifier le passé.

45. — Mais je suis en possession d'un document qui en vaut une centaine d'autres. J'ai parlé de ce document au Bureau de la Commission Centrale de Contrôle, lorsque Yaroslavsky — non sans que le camarade Ordjonikidze protestât — ramassa cette calomnie empoisonnée ; j'ai produit ce document à la dernière session élargie d'août 1927 lorsque Vorochilov s'est engagé sur les traces de Yaroslavsky (25).

De sa propre initiative, Lénine me remit une feuille en blanc au bas de laquelle figuraient les lignes suivantes :

« Camarades,
« Connaissant la rigueur des ordres du camarade Trotsky, je suis tellement persuadé, si absolument convaincu de la justesse, de l'opportunité et de la nécessité, dans l'intérêt de la cause, de l'ordre donné par le camarade Trotsky que je l'approuve entièrement.

« V. OULIANOV (LÉNINE). »

J'ai déjà expliqué au Bureau de la Commission Centrale de Contrôle à quel usage était destinée cette feuille en blanc.

Lorsqu'il me la remit, et qu'au bas de la feuille blanche je vis ces lignes écrites, je demeurai perplexe.

« Des renseignements me sont parvenus, me dit-il, que l'on fait courir contre vous le bruit que vous exécutez des communistes. Je vous donne cette feuille en blanc et je puis vous en donner tant que vous voudrez afin qu'on sache que j'approuve vos décisions. En haut de la page, vous pouvez écrire n'importe quelle décision, qui, ainsi, sera revêtue de ma signature. »

Cela se passait en juin 1919. Aujourd'hui, on colporte tellement d'histoires sur mon attitude à l'égard de Lénine et, ce qui est beaucoup plus important, sur l'attitude de Vladimir Ilitch à mon égard, que je voudrais bien que quelqu'un me montrât un blanc-seing de ce genre, une feuille en blanc comme celle-ci avec la signature de Vladimir Ilitch au bas et où celui-ci déclare approu-

24 — M. Gorky : Lénine et le rousan russe, Paris, 1925, p. 95.

25 — Cf. Bulletin Communiste, 1927, nos 20-21, p. 322.

ver à l'avance toute décision de moi, quelle qu'elle soit — alors que, de cette décision, dépendait souvent non seulement le sort de certains communistes, mais des choses beaucoup plus graves.

LES QUESTIONS ECONOMIQUES

46. — On sait que Martynov considère la guerre civile et le communisme de guerre comme du « trotskysme ». Cette doctrine est maintenant devenue très populaire. La création d'armées du travail, la militarisation du travail et autres mesures comme les méthodes de distribution des produits, nées des conditions de l'époque, sont présentées par les philistins et les ignorants comme des phénomènes de « trotskysme ». De quel côté était Lénine dans cette question ?

Dans la section d'organisation du VII^e Congrès des Soviets, on discuta la question du bureaucratisme des organes dirigeants et des institutions centrales. Je soulignai dans mon discours que la bureaucratie peut étrangler l'économie, que le centralisme n'est pas un principe absolu, que les rapports réciproques nécessaires entre l'initiative locale et la direction centrale étaient encore à trouver dans la pratique. Dans son discours, Lénine se déclara pleinement d'accord avec mon intervention sur le centralisme, ajoutant :

« Je dis enfin que je suis entièrement d'accord avec Trotsky lorsqu'il dit qu'on a fait ici des tentatives tout à fait erronées de présenter nos désaccords comme un différend entre les ouvriers et les paysans et pour poser à ce propos la question de la dictature du prolétariat. » (Discours du 8 décembre 1918, Œuvres, t. XVI, p. 433.)

« Nos désaccords » — ce furent ces différends de longue durée où Lénine et Trotsky se trouvaient d'un côté, et Rykov, Tomsky, Larine, etc. de l'autre. Staline restait dans ces discussions, comme dans bien des cas, dans la coulisse, dans l'expectative.

47. — A la séance de la fraction de la C.G.T., 12 janvier 1920, Lénine disait ceci au sujet de « nos désaccords » avec Rykov, Tomsky, etc. :

« Qui a commencé ces dégoûtantes querelles ? Ce n'est pas le cam. Trotsky : on n'en trouve pas trace dans ses thèses. La polémique a été suscitée par Lomov, Rykov et Larine. Chacun d'eux se trouve au plus haut poste : membre du présidium du Conseil supérieur de l'Economie publique. Vous avez un président de ce Conseil avec tant de titres qu'il me faudrait cinq minutes de mon discours de dix minutes pour les énumérer. C'est pourquoi il est vain ici de dire qu'on attache à cette Assemblée un intérêt particulier... Le cam. Rykov et d'autres ont commencé cette dégoûtante querelle publique. Trotsky a posé la question des tâches nouvelles, et les autres ont provoqué une polémique avec le VII^e Congrès des Soviets. Nous savons que Lomov, Rykov et Larine ne l'ont pas dit directement dans leur article idiot. Un orateur a dit ici : il ne faut pas polémiquer contre le VII^e Congrès des Soviets. Ce Congrès a fait une faute : dites-le ouvertement, corrigez cela dans l'Assemblée, mais ne regardez pas sur la centralisation et la décentralisation. Rykov dit qu'on devrait parler de la centralisation et de la décentralisation parce que Trotsky n'en a pas tenu compte. Cet homme croit avoir affaire à des gens bornés qui auraient déjà oublié les premières lignes des thèses de Trotsky où il est dit : « L'économie a pour condition un plan général... », etc. Sauvez-vous lire le passé, ohon

Rykov, Lomov et Larine ? Retournons à l'époque où vous n'aviez que seize ans et commençons à parler de centralisation et de décentralisation. Et c'est cela la tâche publique des membres du bureau du présidium du Conseil supérieur de l'Economie ! C'est un tel non-sens et un si misérable raisonnement que c'est vraiment une honte d'y perdre son temps. »

Et plus loin :

« La guerre nous a appris à porter la discipline au maximum et à centraliser des dizaines et des centaines de milliers d'hommes, de camarades, qui ont péri pour sauver la République soviétique. Sans cela, nous serions au diable. »

D'ailleurs, ce discours qui est à la disposition de l'Institut Lénine n'a pas été reproduit, uniquement parce qu'il gêne les falsificateurs actuels. La dissimulation posthume d'une partie des idées de Lénine est un élément nécessaire de la déviation de la voie du léninisme. On ne publiera ce discours de Lénine que lorsqu'on cherchera querelle à Rykov.

48. — Au VII^e Congrès des Soviets, Lénine dit ceci sur mon travail dans les transports et les chemins de fer :

« ... Vous avez déjà vu, dans les thèses des cam. Echmanov et Trotsky que nous sommes en présence, dans ce domaine (restauration des transports), d'un véritable plan, élaboré pour de longues années. Le décret n° 1042 prévoit pour cinq ans. En cinq années, nous pourrions restaurer nos transports, diminuer le nombre des locomotives invalides, et, ce qui est le plus difficile, d'après la thèse 9, nous avons peut-être déjà réduit ce délai. »

« Quand on élabore de grands projets, calculés pour plusieurs années, il se présente souvent des sceptiques qui disent : pourquoi calculer plusieurs années à l'avance ? Que le ciel nous aide à faire ce qu'il nous faut immédiatement. Camarades, il faut savoir lier l'un à l'autre ; on ne peut travailler sans plan pour une longue période avec un succès sérieux. L'essor indubitable du travail dans le domaine des transports démontre que c'est nécessaire. Je voudrais attirer votre attention sur le passage de la neuvième thèse qui dit que le délai de restauration sera de quatre ans et demi, mais que ce délai est déjà réduit, car nous travaillons au-delà de la norme. Le délai ne sera que de trois ans et demi. C'est ainsi qu'il faudra travailler aussi dans les autres domaines de l'économie... » (Lénine, t. XVII, p. 423-424.)

Remarquons encore qu'un an après la promulgation du décret n° 1042, dans le décret de Dzerjinsky « Sur les bases du travail futur du Commissariat du Peuple des Transports », du 27 mai 1921, on lit :

« Vu que la réduction de la norme des décrets 1042 et 1157, qui constituent les premières brillantes expériences du travail suivant un plan économique, est temporaire et due à la crise du ravitaillement en combustible... il faut prendre des mesures pour appuyer et rétablir le ravitaillement des ateliers... » (26).

49. — Les thèses de Rykov, écrites en octobre 1927, c'est-à-dire quatre ans après coup, parlent de nouveau de la tentative de fermer les usines Poutilov. Dans ce cas comme en beaucoup d'autres, Rykov est très imprudent, car il donne des armes contre lui-même.

C'est Rykov en personne, Président du Con-

seil supérieur de l'Economie, qui fit, au début de 1923, au Bureau Politique la proposition de fermer les usines Poutilov. Rykov démontrait qu'au cours des dix années à venir, on n'aurait pas besoin de ces usines et que leur maintien artificiel aurait des effets défavorables sur les autres entreprises. Le Bureau Politique — dont moi — prit les indications de Rykov au sérieux. Après le rapport de Rykov, non seulement moi, mais par exemple Staline et d'autres, votèrent pour la fermeture. Zinoviev, en vacances, protesta contre la décision prise. Le Bureau Politique réexamina la question et prit une décision contraire. L'initiative, dans cette question, fut entièrement entre les mains de Rykov, Président du Conseil de l'Economie. Combien le sentiment de l'innocence s'est développée en Rykov, si, après quatre ans, il a pu se décider à m'attribuer son propre « péché » ? Nous ne doutons pas que ce fait se représente infailliblement sous une autre forme : lorsque Staline prendra Rykov à partie. On n'aura pas besoin d'attendre longtemps... (27).

50. — On trouble le Parti par une histoire selon laquelle « Lénine voulait envoyer Trotsky en Ukraine comme Commissaire du Peuple à l'Approvisionnement. » On y mêle et défigure les faits à ne plus s'y reconnaître. J'ai entrepris pas mal de voyages de ce genre sur l'ordre du C. C. En parfait accord avec Lénine, je me rendis en Ukraine pour restaurer l'industrie charbonnière du Donetz. En plein accord avec Lénine, je travaillai dans l'Oural comme Président de l'armée soviétique du travail. Il est exact que Lénine insista pour que je me rende pour deux semaines (deux semaines !) en Ukraine afin d'y améliorer l'approvisionnement. Je téléphonai à Rakovsky, qui me déclara que toutes les mesures nécessaires avaient déjà été prises en vue de ravitailler en pain tous les centres ouvriers. Lénine insista d'abord pour mon départ, puis se ravisa. Ce fut tout. Il s'agissait d'une question de travail courant, d'une tâche que Lénine considérait comme la plus grave au moment donné.

L'EPISODE DU DONETZ

51. — Voici ce que dit Lénine au VIII^e Congrès des Soviets, le 22 décembre 1920, sur mon voyage dans le bassin du Donetz :

« La région du Donetz fournit jusqu'à 25 millions de pouds de charbon par mois, et nous arriverons jusqu'à 50 millions grâce au travail de la commission envoyée avec pleins pouvoirs dans cette région sous la direction de Trotsky, et qui a décidé d'y déléguer des camarades responsables et expérimentés. A présent, Piatakov y a été envoyé pour diriger le travail. » (t. XVII, p. 422.)

52. — D'ailleurs, Piatakov fut dégoûté du travail dans le Donetz par les machinations de Staline dans la coulisse. Lénine les considéra comme un coup très grave porté à l'industrie houillère, il s'indigna au B. P. et protesta en public contre l'action désorganisatrice de Staline :

27 — Dans la campagne menée en France contre Trotsky en 1924 par les « bolchévisateurs », l'accusation relative à l'histoire Poutilov tint une place énorme. Cf. articles de Louzon et Souvarine, *Humanité* des 21 et 22 avril 1924.

« Le fait que nous avons remporté des succès assez considérables est démontré notamment par la région du Donetz, où des camarades comme Piatakov ont travaillé avec un dévouement et un succès extraordinaires dans le domaine de la grande industrie... » (t. XVIII, première partie, p. 443. Rapport de Lénine au IX^e Congrès des Soviets, 23 décembre 1921.)

« ...A la direction centrale de l'industrie houillère se trouvaient non seulement des gens indubitablement dévoués, mais d'une culture réelle et de grandes capacités, et je ne m'abuse pas en disant des gens d'un grand talent ; c'est pourquoi le C. C. y a porté son attention... Nous, C. C., avons une certaine expérience, et avons décidé à l'unanimité de ne pas relever les camarades dirigeants de là-bas de leurs fonctions... J'ai pris des renseignements auprès des camarades ukrainiens et ai prié notamment Ordjonikidzé — le C. C. lui en donna l'ordre — d'aller voir ce qui s'était passé. Il semble qu'il y ait eu là-bas des intrigues et un chaos tels que l'Institut historique n'y comprendrait rien, même s'il s'en occupait pendant dix ans. Mais c'est un fait que, contrairement aux directives unanimes du C. C., cette direction avait été remplacée par une autre. » (Lénine, rapport au XI^e Congrès du P. C. R., 27 mars 1923, t. XVIII, deuxième partie, p. 50-51.)

Tous les membres du B. P., et surtout Staline, savent que ces dures paroles de Lénine sur les intrigues contre les dirigeants fidèles, cultivés et talentueux du bassin du Donetz visent les intrigues de Staline contre Piatakov (28).

53. — Pendant le IX^e Congrès des Soviets, en décembre 1921, Lénine écrivit ses thèses sur les tâches fondamentales de la reconstruction économique. Je me rappelle avoir trouvé ces thèses très bonnes, mais il y avait une lacune sur les spécialistes. En quelques mots, je l'indiquai. Le même jour, je reçus de Lénine cette lettre :

« Extrêmement secret.

« Cam. Trotsky,

« Je suis à une réunion des sans-parti avec Kalinine. Il conseille de faire un petit rapport sur la base de la résolution que j'ai présentée (et à laquelle vous avez ajouté un complément très juste sur les spécialistes).

« Ne voudriez-vous pas vous charger d'un bref rapport sur cette résolution, mercredi, à l'Assemblée plénière du Congrès ?

« Votre rapport militaire est évidemment déjà prêt, et vous le terminerez mardi.

« Il m'est impossible de me charger d'un autre rapport au Congrès. Ecrivez deux mots ou envoyez une dépêche : le mieux serait d'accepter. On pourrait le faire confirmer par un vote téléphonique du B. P.

« LÉNINE. »

La solidarité dans les questions fondamentales de l'édification socialiste était si grande que Lénine croyait possible que je fasse à sa place le rapport sur ces importantes questions. Je me rappelle m'être efforcé de le persuader de la nécessité qu'il fit lui-même ce rapport, si son état de santé le lui permettait. En fin de compte, il y consentit.

28 — L'« opposition ouvrière » a souvent accusé Piatakov d'avoir fait fusiller nombre d'ouvriers au cours de son proconsulat au Donetz.

AVANT LA FIN DE LÉNINE

54. — Les falsifications et les inventions se rapportant à la dernière période de la vie de Lénine sont devenues singulièrement nombreuses. Staline devrait pourtant se montrer particulièrement prudent en ce qui concerne cette période au cours de laquelle Vladimir Ilitch en vint précisément à certaines conclusions définitives à son égard : est évidemment très difficile de retracer ce qui se passa au Bureau Politique sous Vladimir Ilitch. A ce moment, on ne faisait pas de comptes rendus sténographiques, et dans les procès-verbaux, on ne mentionnait que les décisions. Voilà pourquoi il est si facile d'en extraire certains épisodes (voire même des plus insignifiants), de les dénaturer ou de les grossir, parfois même d'inventer tout simplement des « désaccords » là où il n'y en eut jamais la moindre trace.

La légende de l'« oiseau de malheur » qui devait, après coup, illustrer mon « pessimisme » est, par son ineptie, une véritable honte. Cette histoire de « chouette » est le dernier argument de Staline-Boukharine lorsque les arguments ou les événements les mettent au pied du mur. Elle est empruntée à un entretien que j'eus avec Vladimir Ilitch dans la première période de la Nep. La mise à l'encre des maigres ressources publiques m'inspirait à ce moment de grandes inquiétudes, aussi bien du point de vue du gaspillage des ressources déjà très minces de l'Etat ouvrier que du point de vue d'une rapide accumulation possible du capital privé dans cette période de transition. Je m'en entretins maintes fois avec Vladimir Ilitch. Afin de vérifier les processus économiques qui s'opéraient dans le pays, j'organisai alors ce qu'on a appelé « le barrage combiné de Moscou ». Au cours d'une conversation avec Lénine, m'appuyant sur quelques exemples particulièrement criants de dilapidation, je me servis de cette expression ou d'une expression approchante : « Si nous nous mettons à administrer de cette façon, l'oiseau de malheur marquera quelques années de moins à notre destin ». Chacun de nous a dû prononcer bien des fois des phrases de ce genre. Combien de fois Lénine n'a-t-il pas dit : « Si nous continuons à aller de ce train, nous succomberons à coup sûr ». C'était un argument vigoureux, mais en aucune façon un pronostic pessimiste. Telle est, à peu près, l'histoire de « chouette » avec les intérêts de laquelle Staline et Boukharine veulent payer leurs dettes de la Révolution chinoise, du Comité anglo-russe, de la direction économique et du régime du Parti.

Il va de soi que dans le Bureau Politique, des désaccords d'ordre pratique éclatèrent maintes fois, y compris avec Vladimir Ilitch. Toute la question est de savoir quelle place prirent ces désaccords dans le travail en général. A ce sujet, la fraction stalinienne, avec une impudence insigne, répand de malveillantes légendes qui s'effondrent dès qu'on y touche et qui se retournent entièrement contre Staline.

55. — Pour réfuter ces légendes, il faut prendre tout d'abord la période de la maladie de Vladimir Ilitch, ou plus exactement la période qui s'étend entre ses deux grandes crises, lorsque Lénine fut autorisé par les médecins à reprendre ses occupations et lorsqu'un grand nombre d'importantes questions furent résolues par correspondance. D'après cette correspondance — donc par des documents irréfragables — on peut voir quels sont les différends qui surgirent au Comité Central, de quel côté étaient les désaccords, et,

dans une certaine mesure également, quels étaient les rapports de Vladimir Ilitch avec certains camarades. Je citerai quelques exemples.

LE MONOPOLE DU COMMERCE EXTERIEUR

56. — A la fin de 1922, un très sérieux désaccord éclata au Comité Central au sujet du *monopole du commerce extérieur*. En aucune façon, je ne veux après coup en grossir l'importance, mais tout de même le groupement politique qui se forma au Comité Central autour de cette question est suffisamment caractéristique.

Sur l'initiative de Sokolnikov, le Comité Central adopta une décision qui faisait une brèche sérieuse au monopole. Vladimir Ilitch était absolument opposé à cette décision. Ayant appris par Krassine que je n'étais pas à la session du Comité Central et que je me prononçais contre la décision prise, Lénine entra en correspondance avec moi. Jusqu'à présent ces lettres n'ont pas été publiées, pas plus que la correspondance de Lénine avec le Bureau Politique sur la question de ce monopole. La censure qui sévit sur l'héritage de Lénine est des plus implacables. On imprime deux, trois mots écrits par Lénine sur un bout de papier si — directement ou indirectement — ils peuvent atteindre l'opposition. On ne publie pas des documents d'une grande importance de principe si — directement ou indirectement — ils heurtent Staline.

Je donnerai connaissance de lettres de Lénine concernant cette question :

« *Camarade Trotsky,*

« *Je vous envoie une lettre de Krestinsky, faites savoir rapidement si vous êtes d'accord. Je lutterai à la session pour le monopole. Et vous ?*

« *Votre,*

« *LÉNINE.* »

« *P. S. — Le mieux serait de nous la retourner aussitôt que possible.* »

« *Aux camarades Froumkine et Stomoniakov (29), copie à Trotsky,*

« *En raison de l'aggravation de ma maladie, je me vois contraint de ne pouvoir assister à la session. Je me rends parfaitement compte à quel point j'agis maladroitement et même pire que cela à votre égard, mais de toute façon il ne me serait pas possible d'intervenir avec tant soit peu de succès. Aujourd'hui, j'ai reçu du camarade Trotsky la lettre ci-jointe avec laquelle je suis d'accord dans tout ce qu'elle a d'essentiel, à l'exception peut-être des dernières lignes sur le Gosplan. J'écrirai à Trotsky pour lui faire part de mon accord et le prier, étant donné ma maladie, de se charger à la session de la défense de ma position.*

« *Je crois qu'il est bon de diviser cette défense en trois parties :*

« *1° La défense du principe essentiel du monopole du commerce extérieur — son établissement total et définitif.*

« *2° La transmission à une Commission spéciale de l'examen le plus détaillé des plans d'ordre pratique pour la réalisation de ce monopole déposés par Avanessov. Dans cette Commission, les délégués du Commissariat du Commerce Extérieur doivent figurer au moins pour moitié.*

« *La question du travail du Gosplan doit être mise à part. Au demeurant, je suppose que je ne*

29 — Les deux principaux collaborateurs de Krassine au Commissariat du Commerce extérieur.

serai pas en désaccord avec Trotsky s'il se borne à demander que le Gosplan, qui est placé sous le signe du développement de l'industrie d'Etat, ait à faire connaître son opinion dans tous les domaines de l'activité du Commissariat du Commerce Extérieur.

« J'espère encore pouvoir écrire demain ou après-demain et vous envoyer la déclaration que j'ai l'intention d'adresser à la session du Comité Central, sur le fond de la question. De toute façon, j'estime que l'importance de principe de cette question est tellement grande que je devrai, au cas où, à la session, l'accord ne pourrait se faire, porter la question devant le Congrès. D'autre part, sans plus attendre, je mettrai la fraction communiste du prochain Congrès des Soviets au courant du désaccord actuel.

12/XII-22.

« LÉNINE. »

« Au camarade Trotsky, copie à Froumkine et Stomoniakov,

« Camarade Trotsky,

« J'ai reçu votre opinion sur la lettre de Krestinsky et sur les plans d'Avanessov. Il me semble qu'entre nous il y a un maximum d'accord, et je pense que la question du Gosplan posée comme elle l'est en ce moment exclut (ou écarte) la discussion de savoir s'il est nécessaire au Gosplan d'avoir des droits actifs. De toute façon, je vous prie instamment de vous charger, à la prochaine session, de la défense de notre point de vue commun sur la nécessité absolue de maintenir et d'affermir le monopole du commerce extérieur.

« Etant donné que la session précédente a adopté là-dessus une décision qui va totalement à l'encontre du monopole du commerce extérieur, et que, dans cette question, il est impossible de reculer, je pense, comme je le dis dans ma lettre à Froumkine et à Stomoniakov, qu'au cas où nous serions battus sur cette question, nous devons la porter devant le Congrès du Parti. Dans ce but, il sera nécessaire de faire un bref exposé de nos désaccords devant la fraction du Parti du prochain Congrès des Soviets. Si j'en ai le temps, je rédigerai cet exposé et je serais très content que vous fussiez de même. L'hésitation qui se manifeste sur cette question nous fait un tort inouï, et les arguments que l'on fait valoir contre consistent uniquement à accuser l'appareil d'imperfection. Mais, chez nous, l'appareil se distingue partout par son imperfection, et si l'on renonçait au monopole à cause de l'imperfection de l'appareil, cela équivaldrait à jeter le poupon avec l'eau de la baignoire.

13/XII-22.

« LÉNINE. »

« Au camarade Trotsky,

« Camarade Trotsky,

« Je vous renvoie la lettre que j'ai reçue aujourd'hui de Froumkine. Je pense également qu'il est absolument nécessaire d'en finir une fois pour toutes avec cette question. Si la crainte se manifeste que cette question ne me tourmente, et qu'elle peut même influencer sur l'état de ma santé, j'estime que c'est une opinion foncièrement erronée, car le retard qui rend notre politique tout à fait instable sur une des questions essentielles me tourmente mille fois plus. C'est pourquoi j'attire votre attention sur la lettre ci-jointe, et je vous prie instamment d'appuyer la discussion immédiate de cette question. Je suis persuadé que si nous sommes menacés d'être battus, il y a beaucoup plus d'avantages à l'être avant le Congrès du Parti, et à s'adresser tout de suite à la fraction du Congrès. Le compromis suivant est peut-être

acceptable : pour le moment, nous prenons la décision de confirmer le monopole, et au Congrès du Parti, nous posons quand même la question, et nous en convenons tout de suite. Je pense que dans l'intérêt de notre cause, nous ne devons en aucun cas accepter d'autre compromis.

15/XII-22.

« LÉNINE. »

« Camarade Trotsky,

« J'estime que nous nous sommes complètement mis d'accord. Je vous prie de faire part à la session de notre solidarité. J'espère que notre décision passera, car une partie de ceux qui ont voté contre en octobre passe à présent partiellement ou entièrement de notre côté.

« Si, au pis aller, notre décision n'est pas adoptée, nous nous adresserons à la fraction du Congrès des Soviets, et nous l'informerons que nous portons la question devant le Congrès du Parti.

« Dans ce cas, tenez-moi au courant, et j'enverrai ma déclaration.

« Si cette question venait à être retirée de la session actuelle (ce que je ne crois pas et contre quoi évidemment il vous faudrait en notre nom protester de toutes vos forces), je pense que vous devriez quand même vous adresser à la fraction du Congrès des Soviets, et exiger que la question soit portée devant le Congrès du Parti, car des hésitations ultérieures sont absolument inadmissibles.

« On peut laisser chez vous jusqu'après la session tous les matériaux que je vous ai envoyés.

15/XII-22.

« Votre

« LÉNINE. »

« Léon Davydovitch,

« Aujourd'hui le professeur Færster a autorisé Vladimir Ilitch à dicter une lettre, et il m'a dicté la lettre suivante à votre intention :

« Camarade Trotsky,

« Il semble que nous ayons réussi à occuper la position sans tirer une balle par un simple mouvement de manœuvre. Je propose de ne pas s'en tenir là et de continuer l'offensive, et, dans ce but, de faire passer la proposition de poser au Congrès du Parti la question de l'affermissement du monopole du commerce extérieur et des mesures à prendre pour en améliorer l'application. Informez-en la fraction du Congrès des Soviets. J'espère que vous n'y verrez pas d'objections et que vous ne refuserez pas de faire le rapport à la fraction.

« N. LÉNINE. »

« V. I. demande que vous lui fassiez connaître la réponse par téléphone.

21/XII-22.

« N. K. OULIANOVA. »

La teneur comme le ton des lettres précitées n'ont pas besoin de commentaires. Sur la question du commerce extérieur, le Comité Central adopta une nouvelle décision, annulant la précédente. C'est à cela que fait allusion la plaisanterie de Lénine sur la victoire remportée « sans tirer une balle ».

Pour conclure, il ne reste plus qu'à se demander ce qui se serait passé si Trotsky s'était trouvé parmi ceux qui ont voté la décision transgressant le monopole du commerce extérieur et si Staline, d'accord avec Lénine, avait combattu pour faire annuler cette décision. Quelle quantité de livres, de brochures, de diatribes eût été imprimée pour démontrer la déviation koulak et petite-bourgeoise de Trotsky !

LA QUESTION DU GOSPLAN

57. — J'attribuais le gaspillage à l'absence d'un plan pour notre économie en général. Sur la direction du plan et le rôle du Gosplan, il y eut des discussions au Bureau Politique et aussi entre Vladimir Ilitch et moi. Il y en eut au sujet du personnel des organes de Plan. Dans sa lettre aux membres du Bureau Politique sur la question du Gosplan, Vladimir Ilitch écrivit ce qui suit :

« A propos de l'octroi de fonctions législatives au Gosplan.

« Il me semble que depuis longtemps cette idée a été mise en avant par le camarade Trotsky. Je m'y suis déclaré opposé parce que je trouvais que, dans ce cas, il y aurait un manque total de liaison dans le système de nos institutions législatives. Mais, après un examen attentif de la question, j'estime qu'au fond il y a là une idée saine, à savoir que le Gosplan est tenu quelque peu à l'écart de nos institutions législatives, bien que ce soit lui qui, par les hommes compétents, les experts et les représentants de la science et de la technique qu'il réunit, dispose au fond du plus grand nombre de données pour se prononcer en tout état de cause sur les questions.

« Dans ce sens, je pense que l'on peut et que l'on doit accueillir l'idée du camarade Trotsky, sauf en ce qui concerne la présidence du Gosplan soit par un de nos chefs politiques, soit par un représentant du Conseil Supérieur de l'Economie publique. » (27 décembre 1922.)

Nous avons trouvé plus haut une allusion à ces désaccords, dans les lettres que Lénine m'écrivit sur le monopole du commerce extérieur. Lénine proposait alors d'écarter cette question en la désignant du terme — quelque peu impropre — de question des droits actifs du Gosplan. En insistant pour que l'on affermisse le Gosplan par tous les moyens, et pour qu'on lui subordonne tout le travail de plan des autres départements, je n'avais pas proposé d'investir le Gosplan de droits administratifs, car je considérais qu'ils devaient, comme par le passé, rester concentrés dans les mains du Conseil du Travail et de la Défense. Mais là n'est pas l'essentiel. Tant par le caractère que par le ton de la lettre, on voit avec quelle tranquillité, en se plaçant simplement au point de vue du travail, Lénine appréciait les désaccords qui avaient eu lieu précédemment, proposant au Bureau Politique de résoudre ces désaccords en se rapprochant très fortement des idées que j'avais défendues. Pourtant, combien n'a-t-on pas menti au Parti sur cette question ?

LA QUESTION NATIONALE

58. — Je ne reproduirai pas ici la lettre la plus importante de Lénine contre Staline sur la question nationale : elle est incluse dans la sténographie de l'Assemblée de juillet 1926, et, en outre, des copies en circulent de main en main. Il est impossible de cacher cette lettre. Mais il y a encore, sur le même sujet, d'autres documents complètement inconnus du Parti. Les archivistes et historiens de l'école stalinienne prennent et prendront toutes les mesures pour que ces documents restent cachés. Ils sont capables encore d'un autre procédé : les détruire.

C'est pourquoi je crois nécessaire de reproduire ici les extraits les plus importants d'une lettre de Lénine, de beaucoup antérieure, et de la réponse de Staline, sur la constitution de l'U. R. S. S. La lettre de Lénine, datée du 27 septembre 1922, est adressée à Kamenev, une copie a été en-

voyée à tous les membres du B. P. Voici le début de cette lettre :

« Probablement vous avez déjà reçu de Staline la résolution de sa Commission sur l'entrée des Républiques indépendantes dans la R. S. F. S. R.

« Si vous ne l'avez pas encore reçue, demandez-la au secrétaire et lisez-la de suite. Hier, j'en ai parlé à Sokolnikov, et aujourd'hui à Staline. Demain, je verrai Mdivant (suspect d'« indépendance »).

« A mon avis la question est très importante. Staline a une tendance à trop se presser. Réfléchissez-y bien. (Vous aviez autrefois l'intention de vous en occuper et vous en êtes un peu occupé). Zinoviev aussi.

« Staline est déjà prêt à faire une concession. Dans le paragraphe 1, il veut dire à la place de « adhésion » à la R. S. F. S. R. « Union formelle avec la R. S. F. S. R. en Union des Républiques Soviétiques d'Europe et d'Asie ».

« J'espère que le sens de cette concession est clair : nous nous reconnaissons comme ayant les mêmes droits que la R. S. S. ukrainienne et les autres, et ensemble, à droits égaux, nous entrons tous dans la nouvelle Union, la nouvelle Fédération, l'Union des R.S.S. d'Europe et d'Asie. »

En outre, il y a toute une série d'améliorations pénétrées toutes du même esprit. A la fin de la lettre de Lénine, il est dit :

« Staline est d'accord pour ajourner la présentation d'une résolution au B. P. du C. C. jusqu'à mon arrivée. J'arriverai le lundi 2 octobre. Je désirerais vous voir, vous et Rykov, pendant deux heures, disons de 1 à 3 heures et au besoin le soir, disons de 5 à 7 ou de 6 à 8.

« Voilà pour le moment ma proposition. Je combattrai et remanierai sur la base de la discussion avec Mdivant et d'autres camarades. Je vous prie d'en faire autant et de me répondre.

« Votre

« LÉNINE. »

« P. S. — Les copies sont à envoyer à tous les membres du B. P. »

Le même jour, Staline adressa sa réponse à Lénine à tous les membres du B. P. (27 sept. 1922). En voici les deux passages les plus importants :

« 2. La modification de Lénine dans le paragraphe 4 sur la création d'un Comité Central exécutif de la Fédération à côté de celui de la R. S. F. S. R. est, à mon avis, inacceptable. La coexistence de deux Comités Centraux exécutifs à Moscou, dont l'un sera sans doute la « Chambre haute » et l'autre la « Chambre basse » engendrera des froissements et des conflits ».

Et plus loin :

« 4. Dans le paragraphe 4, le cam. Lénine s'est, à mon avis, « trop pressé » en réclamant la fusion des Commissariats des Finances, du Ravitaillement, du Travail et de l'Economie publique avec les Commissariats fédératifs. Il est à peine douteux que cette « presse » ne serve aux « indépendants », au détriment du libéralisme national de Lénine.

« 5. Dans le paragraphe 5, la modification de Lénine est, à mon avis, superflue.

« I. STALINE. »

Cette correspondance, fort caractéristique, qu'on cache au Parti comme tant d'autres documents de cette sorte, précédait la lettre de Lénine sur la question nationale. Dans ses remarques sur le projet de Staline, Lénine choisit des expressions encore très modérées et délicates. A cette époque, il espérait pouvoir résoudre la question sans trop de controverses. Il reproche

discrètement à Staline sa « presse ». Il met entre guillemets la qualification d'« indépendant », reproche élevé par Staline contre Mdivani, et se désolidarise résolument de ce reproche. Il souligne, au contraire, qu'il présente ses modifications après discussion avec Mdivani et d'autres camarades.

La réponse de Staline, par contre, se distingue par sa grossièreté. La dernière phrase du quatrième point est particulièrement caractéristique :

« Il est à peine douteux que cette « presse » [la presse de Lénine] ne serve aux « indépendants », au détriment du libéralisme national [!] de Lénine. »

Ainsi, Lénine s'est attiré le soupçon de libéralisme national.

Le développement ultérieur de la lutte dans la question nationale montra à Lénine qu'il était devenu impossible d'agir sur Staline en petit comité et qu'il fallait en appeler au Congrès et au Parti. A cet effet, Lénine écrivit la lettre connue sur la question nationale.

LENINE CONTRE STALINE

59. — Vladimir Ilitch attachait une importance considérable à la question « géorgienne », non seulement parce qu'il redoutait les suites de la fausse politique nationale en Géorgie — ses craintes furent entièrement confirmées — mais aussi parce que, à propos de cette question, la fausseté de la politique de Staline dans la question nationale — et non seulement dans celle-là — lui était apparue. Une longue lettre de principe que Lénine écrivit sur la question nationale est encore dissimulée au Parti. L'argument que Lénine n'aurait pas destiné cette lettre au Parti est entièrement faux. Est-ce que Lénine destinait à la publicité les annotations qu'il faisait dans ses carnets de notes ou en marge des livres qu'il lisait ? Or, tout ce qui — directement ou indirectement — atteint l'opposition est publié. Quant à la lettre-programme de Lénine sur la question nationale, elle reste dissimulée.

Voici deux extraits de cette lettre :

« Je pense que par sa hâte et son engouement administratif, de même que par son emportement contre le fameux « social-nationalisme », Staline a eu là un rôle fatal. En général, en politique, l'emportement a la plus mauvaise influence. » (31 décembre 1922.)

Voilà qui est juste !

« Il est évident que l'on doit rendre politiquement responsable Staline et Dzerjinski de toute cette campagne de véritable nationalisme russe. » (Ibid.)

Vladimir Ilitch m'envoya cette lettre lorsqu'il sentit qu'il ne pourrait prendre lui-même la parole au XII^e Congrès. Voici les billets que je reçus de lui à ce sujet au cours des deux derniers jours où il participa à la vie politique :

« Rigoureusement secret. Personnel.
« Cher camarade Trotsky,

« Je vous prie instamment de vous charger de la défense de la question géorgienne au Comité Central du Parti. Cette question est en ce moment en butte aux « poursuites » de Staline et de Dzerjinsky et je ne puis me fier à leur impartialité. C'est même tout le contraire. Si vous consentez à prendre sur vous cette défense, je pourrais être tranquille. Si, pour une raison quelconque, vous n'acceptez pas, retournez-moi tout le dossier. Je considérerai cela comme signifiant votre refus. » LÉNINE.

« Pour copie conforme : M. VOLODITCHEVA. »

« Camarade Trotsky,

« A la lettre qui vous a été transmise par téléphone, Vladimir Ilitch a demandé d'ajouter pour votre information que le camarade Kamenev se rend en Géorgie mercredi. Vladimir Ilitch voudrait savoir si vous ne désirez pas envoyer là-bas quelque chose.

« Le 5 mars 1923.

« M. VOLODITCHEVA. »

« Aux camarades Mdivani, Makharadzé et autres ; copie aux camarades Trotsky et Kamenev,

« Je suis passionnément votre affaire. Je suis révolté de la brutalité d'Ordjonikidzé et de la tolérance de Staline et Dzerjinsky. Je vous prépare des notes et un discours.

« Avec ma considération,

« Le 6 mars 1923.

« LÉNINE. »

« Au camarade Kamenev. Copie au camarade Trotsky.

« Léon Borissovitch,

« Comme suite à notre entretien téléphonique, je vous fais part en tant que Président du Bureau Politique de ce qui suit :

« Comme je vous l'ai déjà dit, le 31 décembre 1922, Vladimir Ilitch a dicté un article sur la question nationale. Cette question le tourmentait beaucoup et il se préparait à intervenir à ce sujet au Congrès du Parti.

« Peu de temps avant sa dernière rechute, il m'informa qu'il publierait cet article, mais plus tard. Après cela, il tomba malade sans m'avoir donné l'ordre définitif.

« Vladimir Ilitch considérait cet article comme devant servir de directive et il y attachait une grande importance. Sur son ordre, il fut communiqué au camarade Trotsky que Vladimir Ilitch avait chargé de défendre son point de vue au Congrès du Parti, étant donné leur unité de vues sur cette question.

« L'unique exemplaire que je possède de cet article est gardé sur l'ordre de Vladimir Ilitch dans ses archives secrètes.

« Je porte cela à votre connaissance.

« Je n'ai pu m'en acquitter plus tôt du fait que, pour des raisons de santé, je ne suis revenue au travail qu'aujourd'hui.

« Le 16 avril 1923.

« La secrétaire particulière du camarade Lénine :

« L. FOTIÉVA. »

Après toutes les calomnies dont on a essayé d'assombrir l'attitude de Lénine à mon égard, je ne peux pas ne pas souligner la signature de la première lettre de Lénine : « Avec mon meilleur salut de camarade ». Ceux qui savent combien Lénine était avare de mots, et qui connaissent sa manière de parler et d'écrire, comprendront que Lénine n'a pas écrit ces mots par hasard. Ce n'est pas pour rien que Staline, lorsqu'il fut obligé de donner connaissance de cette correspondance à la session de juillet 1926, remplaça les mots « Avec mon meilleur salut de camarade » par l'expression officielle « Avec mon salut communiste ». Là encore, Staline s'est montré fidèle à lui-même (30).

30 — Ces documents, sauf la lettre de Fotiéva, mais avec la lettre principale de Lénine non reproduite par Trotsky, ont paru déjà dans le *Sotstavitchesky Vestnik* de Berlin, et dans le *Populaire*, traduits par Séverac. Dans la *Révolution prolétarienne* 1925, n° 2, p. 5, Rosmer a cité la lettre du 5 mars. Max Eastman a fait usage de ces lettres dans son livre : *Depuis la mort de Lénine*.

60. — Ces lettres ont besoin d'être expliquées. Lénine était malade. Moi aussi, j'étais souffrant. Les secrétaires de Lénine, Glasser et Fotiéva, vinrent me voir plusieurs fois dans le courant de la journée précédant la crise définitive de Lénine. Lorsque Fotiéva m'apporta la lettre sur la question nationale, je proposai : « Kamenev part aujourd'hui pour la Géorgie en vue du Congrès : ne faut-il pas lui montrer la lettre pour qu'il puisse faire des démarches appropriées ? » Fotiéva répondit : « Je ne sais pas. Vl. Ilitch ne m'a pas chargée de remettre la lettre à Kamenev, mais je pourrai le lui demander. » Au bout de quelques minutes, elle revint en me disant : « En aucun cas. Vladimir Ilitch dit que Kamenev montrera la lettre à Staline, qui conclura un compromis boiteux et le trahira par la suite. »

Cependant, quelques minutes, peut-être une demi-heure après, Fotiéva revenait de chez Lénine avec une autre instruction. Selon elle, Lénine avait décidé d'agir immédiatement. Il écrivit la lettre ci-dessus reproduite à Mdivani et Makharadzé avec les copies pour Kamenev et moi.

— « Par quoi s'explique ce changement ? demandai-je à Fotiéva.

— « Probablement, me dit-elle, parce que Vl. Ilitch va plus mal, et se hâte de faire tout ce qu'il peut. »

61. — La proposition de Lénine sur la réorganisation de l'Inspection ouvrière et paysanne fut accueillie très inamicalement par le groupe de Staline. En termes très mesurés, j'ai raconté cela dans une de mes anciennes lettres aux membres du Comité Central. Je reproduis ce récit :

« Quel fut cependant l'accueil que le Bureau Politique fit au projet de réorganisation de l'Inspection ouvrière et paysanne proposé par Lénine ? Boukharine ne se décida pas à insérer l'article de Lénine qui, de son côté, insistait sur son insertion immédiate. Kroupskaïa m'informa de cet article par téléphone, et me demanda d'intervenir en vue d'en hâter la publication. Au Bureau Politique qui, sur ma proposition, fut convoqué sur le champ, tous les présents : Staline, Molotov, Kouibichev, Rykov, Kalinine, Boukharine, se prononcèrent non seulement contre le plan de Lénine, mais même contre la publication de l'article. Les membres du Secrétariat élevèrent des objections particulièrement vives et catégoriques. Etant donné les pressantes demandes de Lénine pour que l'article lui fût montré imprimé, Kouibichev, le futur Commissaire du Peuple à l'Inspection ouvrière et paysanne, proposa, à cette séance du Bureau Politique, de faire paraître un seul exemplaire d'un numéro spécial de la Pravda, avec l'article de Lénine, afin de le tranquilliser tout en cachant l'article au Parti. Je démontrai que la réforme radicale proposée par Lénine était en soi progressive, à condition, bien entendu, qu'on la réalisât rationnellement — mais que si même on devait avoir à l'égard de cette proposition une attitude négative, il serait ridicule et absurde de tenir le Parti dans l'ignorance des propositions de Lénine. On me répondit par des arguments empreints de ce même esprit formaliste : « Nous sommes le Comité Central, nous portons les responsabilités, nous décidons. » Kamenev, qui arriva avec un retard de plus d'une heure à la séance du Bureau Politique, fut seul à me soutenir. Le principal argument en faveur de la publication de la lettre était que, de toute façon, on ne parviendrait pas à cacher l'article de Lénine au Parti. Par la suite, cette lettre devint, entre les mains de ceux qui ne voulaient pas la publier,

une arme que l'on essaya... de tourner contre moi. Kouibichev, ex-membre du Secrétariat, fut placé à la tête de la Commission Centrale de Contrôle. Au lieu de combattre le plan de Lénine, on le rendit inopérant. Dans ces conditions, la Commission Centrale de Contrôle revêt-elle le caractère d'une institution indépendante et impartiale du Parti, défendant et confirmant les droits et l'unité du Parti contre les excès de toutes sortes se produisant dans le Parti et dans l'administration ? C'est là une question dans l'examen de laquelle je ne veux pas entrer, car je suppose qu'elle est déjà suffisamment claire. » (Extrait de la lettre (31) aux Membres du Comité Central et de la Commission Centrale du Contrôle du 23 octobre 1923.)

La conduite de Staline dans cette question me montra pour la première fois avec une clarté évidente que la réorganisation de la Commission Centrale de Contrôle et du Comité Central était dans son intégralité dirigée par Lénine contre le pouvoir dès ce moment excessif que Staline tenait de l'appareil. De là la résistance obstinée de Staline au plan de Lénine.

62. — Au Bureau de la Commission Centrale de Contrôle, j'ai raconté la dernière conversation que j'eus avec Vladimir Ilitch, peu de temps avant sa deuxième rechute. Je cite ce récit :

« Lénine m'appela auprès de lui au Kremlin, me parla de l'effroyable développement du bureaucratisme dans notre appareil soviétique, et de la nécessité de trouver un levier pour aborder sérieusement cette question. Il proposa de créer une Commission spéciale auprès du Comité Central, et m'invita à prendre une part active au travail. Je lui répondis : « Vladimir Ilitch, ma conviction est qu'il ne faut pas oublier qu'actuellement, dans la lutte contre le bureaucratisme de l'appareil soviétique, en province comme au centre, une élite de fonctionnaires et de spécialistes, membres du Parti, sans-parti et à moitié membres du Parti, se crée autour de certains groupes et de personnalités dirigeantes du Parti dans la province, dans le district, dans la région, au centre, c'est-à-dire au Comité Central, etc... En faisant pression sur le fonctionnaire, on se heurtera au dirigeant du Parti, à la suite duquel le spécialiste appartient, et dans la situation actuelle, je ne voudrais pas me charger de cette tâche. » Vladimir Ilitch réfléchit un instant et déclara (je rapporte ses paroles presque littéralement) : « Je dis donc qu'il faut combattre le bureaucratisme soviétique et vous proposez d'y ajouter également le Bureau d'organisation du Comité Central ? » Surpris par cette réponse, je me mis à rire du fait qu'une formule aussi achevée ne m'était pas venue en tête. Je répondis : « C'est à voir ». Vladimir Ilitch me dit alors : « Eh bien, je vous fais une proposition de bloc. » J'ajoutai : « Avec un brave homme, il est très agréable de faire bloc ». En définitive, Vladimir Ilitch me dit qu'il proposait de créer auprès du Comité Central une Commission pour la lutte contre le bureaucratisme « en général » et que par elle nous aborderions également le Bureau d'organisation du Comité Central. Il promit encore de « réfléchir » à la façon de l'organiser. Là-dessus, nous nous quittâmes. Pendant deux semaines, j'attendis un coup de téléphone, mais la santé d'Ilitch empirait de plus en plus, et peu après il s'alitait. Par la suite, il me fit parvenir ses lettres sur la question nationale par l'intermédiaire de ses secrétaires, et de ce fait l'affaire n'eut pas de suite. »

31 — Déjà publiée dans le *Sotsialistichesky Vestnik*, et citée dans Eastman, *op. cit.*

Au fond, ce plan de Lénine était entièrement dirigé contre Staline.

63. — Oui, il m'est arrivé d'être en désaccord avec Lénine. Mais la tentative de Staline de s'appuyer sur ces faits pour déformer le caractère général de nos rapports se brise d'un bout à l'autre contre les faits se rapportant à la période où, comme je l'ai déjà dit, les questions se résolvaient non pas dans des entretiens et des votes qui ne laissaient aucune trace, mais par correspondance, c'est-à-dire dans l'intervalle compris entre la première et la deuxième crises de Lénine.

Je résume :

a) Sur la question nationale, Vladimir Ilitch avait préparé pour le XII^e Congrès une offensive décisive contre Staline. En son nom, et sur sa demande, ses secrétaires m'en avaient informé. L'expression qui revenait le plus souvent était : « Vladimir Ilitch prépare une bombe contre Staline. »

b) L'article de Lénine sur l'Inspection ouvrière et paysanne dit :

« Le Commissariat de l'Inspection ouvrière et paysanne n'a pas en ce moment la moindre autorité. Tout le monde sait qu'il n'y a pas d'institution plus mal organisée que notre Inspection ouvrière et paysanne et que, dans l'état actuel de ce Commissariat, on ne peut rien lui demander... En effet, à quoi bon constituer un Commissariat qui travaillerait n'importe comment, qui de nouveau n'inspirerait aucune confiance, et dont la parole ne jouirait que d'une autorité infiniment réduite ?... »

« ... Je demande à n'importe quel dirigeant actuel de l'Inspection ouvrière et paysanne ou aux personnes qui ont des accointances avec elle de me dire en toute conscience quel besoin il y a pratiquement d'un Commissariat comme l'Inspection ouvrière et paysanne... » (Lénine, « Plutôt moins, mais mieux », 4 mars 1923.)

Dans les premières années de la Révolution, Staline était à la tête de l'Inspection ouvrière et paysanne. En l'occurrence, la flèche de Lénine était entièrement dirigée contre lui.

c) Dans ce même article, il est dit :

« Chez nous, la bureaucratie existe non seulement dans les institutions soviétiques, mais même dans les institutions du Parti. »

Ces paroles, déjà suffisamment claires, acquièrent un sens tout particulièrement éclatant à la lumière du dernier entretien rapporté plus haut que j'eus avec Vladimir Ilitch, au cours duquel il fut question du « bloc » contre le Bureau d'organisation du Comité Central considéré comme la source du bureaucratisme. La discrète réflexion d'Ilitch qui figure entre parenthèses est entièrement dirigée contre Staline.

d) Quant au « Testament », il n'a pas besoin de commentaires (32). Il est pénétré de méfiance à l'égard de Staline, à l'égard de sa grossièreté et de sa déloyauté. Il parle de l'abus éventuel qu'il peut faire de ses pouvoirs et du danger de scission qui en découle pour le Parti. De toutes les caractéristiques qui y sont faites, l'unique conclusion d'organisation suggérée est qu'il faut relever Staline du poste de Secrétaire général.

e) Enfin, la dernière lettre que Lénine écrivit ou plus exactement qu'il dicta, est une lettre à

Staline pour lui signifier qu'il rompait avec lui toutes relations de camaraderie. Kamenev me parla de cette lettre dans la nuit même où elle fut écrite (du 5 au 6 mars 1923). Zinoviev en parla à la session élargie du Comité Central et de la Commission Centrale de Contrôle. L'existence de cette lettre est confirmée dans la sténographie par le témoignage de M. I. Oulianova (« Au sujet de cet incident, il existe des documents » — extrait de la déclaration de M. Oulianova au Bureau de la session). Ce fait ruine par lui-même toute tentative d'en affaiblir la portée morale.

Enumérant les « avertissements » de Lénine à Staline, Zinoviev dit à l'Assemblée de juillet 1926 :

« Et le troisième avertissement, ce fut la rupture de tous rapports de camaraderie par Vladimir Ilitch, dans une lettre personnelle. » (Procès-verbal sténogr., fasc. IV, p. 32.)

A ce sujet, Marie Oulianova s'est efforcée de présenter la chose comme si Lénine avait rompu les rapports de camaraderie pour des motifs personnels, et non pour des motifs politiques. (Procès-verbal sténogr., fasc. IV, p. 104.) Faut-il encore rappeler que chez Lénine, les motifs personnels découlaient toujours de motifs révolutionnaires, ayant trait au Parti ? La « grossièreté » et la « déloyauté » sont aussi des traits personnels. Mais Lénine mettait le Parti en garde contre elles non pour des motifs personnels, mais pour des raisons politiques. La lettre de Lénine sur sa rupture de tous rapports de camaraderie avec Staline portait précisément ce caractère. Cette dernière lettre fut écrite après la lettre sur la question nationale et après le « Testament ». Les efforts visant à affaiblir le poids moral de la dernière lettre de Lénine sont vains. Le Parti a le droit de connaître aussi cette lettre !

Voilà comment les choses se passèrent effectivement. Voilà comment Staline mystifie le Parti !

LA DISCUSSION DE 1923-1927

64. — Du vivant de Lénine, notamment à l'époque des désaccords, aujourd'hui si grossis et défigurés sur Brest-Litovsk et sur les syndicats, le terme « trotskysme » n'existait nullement (*). Le Parti estimait que ces désaccords se développaient sur la base des fondements historiques du bolchevisme. Les pires adversaires de Lénine dans la question de Brest-Litovsk furent Boukharine, Yaroslavsky, Kouibichev, Soltz, Safarov et une douzaine d'autres vieux bolchéviks qui constituaient la fraction des « communistes de gauche ». Ils auraient eu raison de s'étonner, si quelqu'un s'était avisé à cette époque d'appeler leur position du « trotskysme » — d'autant plus que moi-même, j'étais du côté de Lénine dans toutes les questions principales sur lesquelles les communistes de gauche combattaient Lénine.

Il en est de même quant à la discussion syndicale. L'exagération administrative était née de toute la pratique du communisme de guerre et avait saisi de nombreux cadres de vieux bolché-

(* Il faut ici souligner le fait que Staline me proposa instamment de me charger, au XII^e Congrès, du rapport du Comité Central, en accord avec le président du B. P., Kamenev, avec l'appui énergique de Kalinine et d'autres.

Je refusai, en faisant valoir les désaccords, notamment sur les questions économiques.

« Quels désaccords ? » répliqua Kalinine. Dans la plupart des cas, ce sont vos propositions à vous qu'on adopte. — L. T.

32 — Traduit et publié par nous dans la *Révolution prolétarienne*, 1926, n^o 23, p. 13, puis dans le *Bulletin Communiste*, 1927, n^o 16-17, p. 255. Reproduit par tous les journaux d'opposition.

viks. Si quelqu'un avait parlé de « trotskysme » à ce propos, on l'aurait tout simplement considéré comme fou. L'épouvantail du « trotskysme » ne fut agité que lorsque Lénine fut définitivement retiré du travail, c'est-à-dire pendant la discussion de 1923. C'est alors qu'on commença à « critiquer » la théorie de la révolution permanente, dans le but d'y ramener toutes les divergences nées d'une étape nouvelle du développement historique. Ce n'est pas parce qu'il présentait une théorie nouvelle, le « trotskysme », qu'on combattait Trotsky. Au contraire, c'est pour lutter contre Trotsky que les critiques échafaudèrent artificieusement la théorie du « trotskysme ». Quelques-uns l'avouèrent lorsque la configuration des groupements se fut modifiée.

65. — Il faudra parler une autre fois, et spécialement, de la théorie de la révolution permanente. Cette question, depuis longtemps liquidée par l'histoire, doit être abordée historiquement et non dans un but d'intrigues.

Qu'il suffise de dire qu'il faut considérer deux côtés dans la théorie de la révolution permanente: un côté fort et un côté faible. Le côté fort est dans l'éclaircissement du fait assez important que grâce à la situation internationale et à la configuration des forces sociales déterminées par cette situation, la révolution russe, commençant comme révolution bourgeoise, peut conduire le prolétariat à la dictature avant la classe ouvrière de l'Europe occidentale. Cette idée, que je défendais en 1905, apparaissait en 1917 comme le comble de l'hérésie, non seulement aux menchéviks, mais encore à des douzaines et des centaines de bolchéviks, notamment à Staline et à Rykov.

Le côté faible de la théorie de la révolution permanente était dans la détermination insuffisamment claire et concrète des étapes d'évolution, et notamment du regroupement des classes lors du passage de la révolution bourgeoise à la révolution socialiste. J'ai dit plus d'une fois que l'exposé de Lénine était beaucoup plus concret. Mais seulement l'exposé de Lénine. Quant aux bouillottes critiques des années 1923-1927 contre la théorie de la révolution permanente, neuf dixièmes d'entre eux sont de la scolastique stérile, une effrontée fabrication de « trotskysme » — contre Trotsky.

66. — Je ne veux pas analyser à présent la discussion de 1923. La lutte commencée alors continue aujourd'hui. Les questions fondamentales de la discussion furent celles-ci :

a) Les rapports entre la ville et la campagne (ciseaux; disproportions; quelle menace surgira dans la prochaine période; l'industrie retardera-t-elle sur l'agriculture ou la devancera-t-elle?);

b) Le rôle du plan économique sous l'angle de la lutte des tendances socialistes et capitalistes;

c) Le régime du Parti;

d) Les problèmes de la stratégie révolutionnaire (Allemagne, Bulgarie, Esthonie).

Depuis ce temps, les questions litigieuses se sont concrétisées et ont trouvé une expression achevée dans nombre de documents de l'opposition. Cependant, la ligne fondamentale ébauchée par l'opposition en 1923, se trouve pleinement confirmée.

Dans une déclaration de 1926, signée par Kamenév et Zinoviev, il est dit :

« A présent, il ne plus plus y avoir de doute que le noyau de l'opposition de 1923 a eu raison de mettre en garde contre la menace de l'abandon de la ligne prolétarienne et de la croissance du

régime de l'appareil. Des douzaines et des centaines de dirigeants de l'opposition de 1923 sont, jusqu'à ce jour, tenus à l'écart du travail dans le Parti, et il y a parmi eux de vieux bolchéviks ouvriers, trempés dans la lutte, étrangers au carriérisme et à l'arrivisme, en dépit de la discipline et de l'endurance dont ils ont fait preuve. »

Cette déclaration, à elle seule, suffit à démontrer combien le spectre du « trotskysme » pèse peu dans la balance de la théorie, ce spectre créé et entretenu pour étouffer le Parti.

Ce qu'on appelle « trotskysme » depuis 1923, et surtout depuis 1924, c'est l'application correcte du marxisme à l'étape nouvelle de la Révolution d'octobre et de notre Parti.

QUELQUES DEDUCTIONS

Telle est une petite partie des faits, des témoignages et des citations que je puis apporter pour réfuter l'histoire de ces dix dernières années, telle qu'elle a été falsifiée par Staline, Yaroslavsky et Cie.

Il faut tout de suite ajouter que la falsification ne se limite pas seulement à ces dix années, mais qu'elle s'étend à toute l'histoire précédente du Parti, transformée en lutte ininterrompue du bolchevisme contre le « trotskysme ». Dans ce domaine, la falsification se sent particulièrement à l'aise du fait que les événements se rapportent à un passé relativement lointain, et que les documents qu'on édite sont triés sur le volet, tandis que la pensée de Lénine est faussée par un choix unilatéral de citations. Pour cette fois cependant, je ne parlerai pas de la période antérieure de mon activité révolutionnaire (1897-1917), puisque la raison de la présente lettre que je vous adresse est votre feuille d'enquête sur ma participation à la Révolution d'Octobre, à mes rencontres et à mes relations avec Lénine.

Je me bornerai à consacrer quelques lignes aux vingt années qui ont précédé la Révolution d'Octobre.

J'ai été de la « minorité » du II^e Congrès, minorité qui, par la suite, a donné naissance au menchévisme. Je suis resté affilié et politiquement lié à cette minorité jusqu'à l'automne 1904, à peu près jusqu'au moment de ce qu'on a appelé la « campagne provinciale » de la nouvelle *Iskra*, lorsque s'est précisé mon désaccord irréductible avec le menchévisme dans les questions du libéralisme bourgeois et des perspectives de la Révolution. En 1904, c'est-à-dire il y a 23 ans, j'ai rompu avec le menchévisme dans le domaine de la politique comme dans le domaine de l'organisation. Je ne me suis jamais appelé menchévik et je ne me suis jamais estimé tel.

Devant l'Exécutif de P. C., le 9 décembre 1926, je m'exprimai comme suit à l'égard de la question du trotskysme :

« En général, je ne crois pas que la méthode biographique puisse nous conduire à la décision de questions de principe. Il est incontestable que j'ai commis des erreurs dans beaucoup de questions, surtout à l'époque de ma lutte contre le bolchévisme. Mais on aura peine à en tirer la conclusion que loin d'étudier le contenu, il faille juger des questions politiques selon la biographie, car il faudrait alors demander la biographie de tous les délégués... Moi-même, je puis me référer à un précédent. En Allemagne, a vécu et lutté un homme qui s'appelait Franz Mehring et qui n'adhéra à la social-démocratie qu'après une lutte longue et énergique contre elle (jusqu'à ces dernières années, nous nous appelions toujours social-démocrates). Mehring a d'abord écrit l'histoire de la social-démocratie allemande en qualité

d'adversaire, non comme laquais du capitalisme mais comme adversaire d'idées et ce n'est que plus tard, devenu ami fidèle qu'il en a fait son excellent ouvrage sur la social-démocratie. D'autre part, Kautsky et Bernstein n'ont jamais combattu Marx ouvertement, et tous deux ont été longtemps sous la férule de Frédéric Engels. En outre, Bernstein était connu comme l'exécuteur testamentaire d'Engels. Néanmoins, Franz Mehring est mort comme marxiste, comme communiste, tandis que les deux autres — Kautsky et Bernstein — vivent encore aujourd'hui comme des chiens réformistes. L'élément biographique a naturellement son importance ; mais en soi, il n'est point décisif. »

Ainsi que je l'ai maintes fois déclaré, dans les désaccords que j'eus avec le bolchévisme sur une série de questions de principe, le tort était de mon côté. Mais pour définir en quelques mots, ne fût-ce que d'une façon approximative, le contenu et l'ampleur de mes désaccords passés avec le bolchévisme, je dois dire ce qui suit :

Au temps où je n'étais pas membre du parti bolchevik, dans les moments où mes désaccords avec le bolchevisme atteignaient le maximum d'acuité — jamais la distance qui me séparait des conceptions de Lénine ne fut aussi grande que celle qui sépare la position actuelle de Staline-Boukharine des principes mêmes du marxisme-léninisme.

Chaque nouvelle étape du développement du Parti de la Révolution, chaque livre nouveau, chaque nouvelle théorie à la mode ont suscité un nouveau zig-zag et une nouvelle faute de la part de Boukharine. Toute sa biographie politique et théorique est un enchaînement de fautes au point de vue du bolchévisme. Les fautes que Boukharine a commises après la mort de Lénine dépassent de beaucoup — par l'ampleur et surtout par les conséquences politiques — toutes ses fautes antérieures. Scolastique qui stérilise le marxisme, qui en fait un jeu d'idées et fréquemment une sophistique de mots, Boukharine s'est révélé comme le « théoricien » qualifié de la période de glissement politique de la Direction du Parti de la voie prolétarienne dans la voie petite-bourgeoise. On ne peut pas y parvenir sans sophistique. De là, le rôle « théorique » actuel de Boukharine.

Dans toutes les questions — peu nombreuses — où Staline a cherché à occuper une position personnelle ou, tout simplement à donner, sans la direction immédiate de Lénine, sa propre réponse aux grandes questions, il a constamment et invariablement — pour ainsi dire organiquement — adopté une position opportuniste.

Dans une lettre qu'il écrivit lors de son exil, Staline appela la lutte de Lénine contre le menchévisme, les gens du *Vpériod* et les conciliateurs une « tempête dans un verre d'eau » (voir la *Zaria Vostoka* du 23-XII-25).

Autant que je sache, si l'on fait abstraction d'articles plus ou moins justes, mais simplement élémentaires, sur la question nationale, il n'existe pas de documents politiques quelconques reflétant la pensée de Staline avant 1917.

La position personnelle de Staline (avant l'arrivée de Lénine) au début de la Révolution de Février est foncièrement opportuniste.

La position personnelle de Staline à l'égard de la Révolution allemande de 1923 est, d'un bout à l'autre, celle d'un conciliateur se traînant à la remorque des événements.

La position personnelle de Staline dans les questions de la Révolution chinoise n'est qu'une

édition en plus mal du martyrovisme de 1903-1905.

La position personnelle de Staline dans les questions du mouvement ouvrier anglais constitue une capitulation centrisme devant le menchévisme.

On peut truquer les citations. On peut dissimuler ses propres sténogrammes. On peut prohiber la diffusion de lettres et d'articles de Lénine. On peut fabriquer des séries de citations tendancieuses. On peut interdire, cacher et brûler des documents historiques. On peut même étendre la censure aux récits photographiques et cinématographiques des événements révolutionnaires. Staline se charge de tout cela. Mais les résultats ne justifient et ne justifieront pas ses attentes. Il faut toute l'étroitesse d'esprit de Staline pour croire que l'on puisse faire oublier, par de misérables machinations bureaucratiques de ce genre, les événements gigantesques de l'histoire récente.

En 1918, dans la première phase de sa lutte contre moi, Staline avait été cependant obligé, comme on l'a déjà vu, d'écrire les mots suivants :

« Tout le travail pour l'organisation pratique de l'insurrection fut accompli sous la direction immédiate de Trotsky, président du Soviet de Pétrograd. On peut dire en toute certitude que le rapide passage de la garnison aux côtés du Soviet et l'habile organisation du travail du Comité de guerre révolutionnaire, le Parti en est redevable avant tout et surtout au camarade Trotsky. » (Staline, *Pravda* du 6 novembre 1918.)

Prenant l'entière responsabilité de mes paroles, je suis obligé de dire aujourd'hui : l'écrasement sauvage du prolétariat chinois et de la Révolution chinoise dans ses trois principales étapes ; le renforcement de la position des agents trade-unionistes de l'impérialisme britannique après la grève générale de 1926 ; enfin, l'affaiblissement général de la position de l'Internationale Communiste et de l'U.R.S.S., le Parti en est redevable avant tout et surtout à Staline.

L. TROTSKY.

Le 21 octobre 1927.

Aux lecteurs

Ce numéro du *Bulletin* voit le jour après une odyssée piteuse. A des difficultés matérielles insolubles pendant un semestre se sont ajoutés le déménagement du rédacteur principal, le changement d'imprimerie, le déménagement de la Librairie du Travail, et, de surcroît, le problème de caser un article de Trotsky tenant 25 pages sur 32. Pour boucler, il a fallu laisser au marbre presque tous les articles et documents composés, notamment les notices nécrologiques sur nos amis et camarades Crystal Eastman, Zalkind, César Hattenberger, et même le traditionnel *Entre Nous*, — pour ne pas parler des textes facilement ajournables. Nous devons donc renvoyer aux numéros prochains nos explications sur le silence prolongé que les circonstances nous ont imposé, et que notre *Supplément* (numéroté 30 bis et paginé à la suite de ce fascicule-ci) a seul rompu, à l'occasion de l'exil de Trotsky.

Le Rédacteur-Gérant : BORIS SOUVARINE



Imprim. de la Soc. Nouv. d'Éditions Franco-Slaves
32, rue de Ménilmontant,, 32, Paris (20)